

PAUL BOURGET

L'ÉCUYÈRE

Поль Бурже

L'Écuyère

«Public Domain»

Бурже П.

L'Écuycère / П. Бурже — «Public Domain»,

Содержание

PREMIÈRE PARTIE	5
I	5
II	11
III	21
IV	31
Конец ознакомительного фрагмента.	35

L'Écuyère

PREMIÈRE PARTIE

I

UN COIN D'ANGLETERRE RUE DE POMEREU

Tous les amateurs de chevaux, qui pratiquaient ce noble *sport* il y a trente ans et qui lui demeurent fidèles en dépit de l'automobile, se rappellent, avec un regret jamais consolé, M. Robert Campbell, Bob Campbell, l'importateur breveté des poneys du pays de Galles, le rival des Bartlett et des Hensman, le gros Bob, enfin. Il fallait le voir descendre les Champs-Élysées, dans son tonneau, avec son rouge visage, rasé de près, où luisaient des yeux d'un bleu si clair. La bête qu'il menait – rarement la même – était toujours un petit animal, bâti en hercule, qui mesurait un mètre trente-deux, trente-cinq – «treize mains», disait-il dans son français traduit de l'anglais, – et elle allait, elle allait, dévorant l'espace de ses membres courts... Le gros Bob était vêtu, hiver comme été, d'un complet coupé dans une de ces étoffes rudes qui sentent la tourbière, que l'on appelle *Harris*, à cause des îles où elles sont tissées. Il fumait une courte pipe en bois de bruyère. Quoiqu'il fût devenu, de par son métier, un des figurants du tout Paris élégant, il semblait échappé d'une lithographie du *Punch*, avec son haut chapeau d'un drap noir ou gris, suivant la saison, et son mufle de dogue, d'un flegme si intensément, si *insulairement* impassible. Il parlait, et c'était une gageure, L'Anglais classique de l'ancien répertoire du Palais-Royal ne prononçait pas notre langue d'un accent plus cocasse. Il ne donnait pas à notre syntaxe des entorses plus audacieuses. Les avisés ne s'y trompaient point. Le gros Bob savait le français comme vous et moi, et, si vous débattiez un marché avec lui, vous deviez prendre bien garde que pas une nuance de vos phrases ne lui échappait. En revanche, ce que personne ne savait comme lui, c'était le mot de cette énigme à quatre jambes que représente un cheval inconnu pour tout acheteur, et, neuf fois sur dix, pour tout marchand. Quelques minutes suffisaient à Bob pour discerner si l'animal était jeune ou vieux, et son âge à six mois près, s'il se nourrissait bien ou mal et pourquoi, s'il était vite ou paresseux, franc ou cabochard et comment, s'il respirait avec des poumons et un cœur intacts, ce que valaient ses jarrets, ses paturons, ses sabots, leur corne, leur sole, ce qu'il avait déjà fait, ce qu'il pouvait faire, toute son histoire. Son œil pers était impayable de sérieux gouailleur, quand il procédait à ce diagnostic, aussi infailliable dans son domaine que pouvait l'être, à cette même époque, celui d'un Dieulafoy sur un malade de son hôpital ou d'un Morelli sur un tableau du quinzième siècle. Il n'y avait pas d'exemple qu'un fermier du Norfolk ou du Kerry eût jamais «*enrossé*» le gros Bob. Il n'avait jamais embarqué, dans l'entrepont du bateau qui faisait le service de Southampton au Havre, un seul Irlandais qui ne valût le voyage. Ajoutons tout de suite, pour donner sa physionomie vraie de loyal *gentleman* à cet étonnant maquignon aujourd'hui disparu, qu'il n'y avait pas d'exemple qu'il eût *enrossé* non plus un de ses clients. Il gagnait cinquante pour cent sur ses ventes, c'était son principe; mais la qualité de la marchandise était garantie. Vous pouviez, si les hasards d'un hiver vous amenaient à passer un temps à Rome et que vous eussiez à chasser à courre dans la campagne qui entoure la Ville Eternelle, – c'est encore aujourd'hui un des modernes paradoxes de la *Cosmopolis* qu'elle est devenue, – vous pouviez, dis-je, télégraphier à *Robert Campbell, 54, rue de Pomereu, Paris*, ces simples mots: «*Prière expédier aussitôt cheval pour chasser, six ans environ, bon sauteur, pas peureux.*» Vous y joigniez l'indication du poids, celle du prix, de la taille, et, la semaine d'après, vous aviez le cheval. Vous pouviez aussi, après avoir donné à la bête les rafraîchissements

nécessaires à la suite d'un long voyage, monter dessus sans l'avoir essayée davantage. Campbell faisait, bon an mal an, des centaines d'envois dans ces conditions, sinon à Rome, – car, tout de même, le risque du chemin de fer était bien grand, – dans le Maine, en Touraine, en Sologne, en Poitou, en Barrois, partout où fonctionnaient des «équipes» bien tenus. Il en était à compter les plaintes qu'il avait dû subir. Ainsi s'expliquait qu'ayant commencé par être simple «lad» dans un haras, il avait fini par acheter le terrain de la rue de Pomereu, sur lequel étaient construites ses écuries. Le chiffre de ses affaires annuelles se montait à plusieurs milliers de livres sterling. Il aurait pu, dès cette année 1902, où eut lieu l'aventure que je veux conter, se retirer du commerce et aller habiter un cottage, comme il fait aujourd'hui qu'il est très vieux, dans un bon pays d'élevage. Il a choisi Brokenhurst, sur le bord de la *New Forest* où se voit une race de poneys soi-disant issus des Andalous de la légendaire Armada. Mais Bob n'était pas seulement l'un des meilleurs experts en chevaux que l'Angleterre ait donnés à la France. Ce fidèle sujet de Sa Majesté la reine Victoria avait aussi, de son pays, les deux vices les plus nationaux: il aimait passionnément le *whiskey*, plus passionnément encore le pari. Il satisfaisait l'un et l'autre, par un *poker* quotidien, dans un bar d'entraîneurs et de *bookmakers*, le soir, la journée finie. Il les satisfaisait non moins librement, tout le long de l'année, sur les champs de courses, où il risquait d'énormes sommes. Or, les cartes, malgré son talent de bluffeur, et les «favoris» de la cote, malgré ses dons de maquignon, lui avaient tant mangé de ce qu'il avait gagné, qu'à cinquante-cinq ans il devait travailler encore. Vous le trouviez, exact à son poste, dès les huit heures, dans son *yard*. Il était là qui poussait du pied la litière des chevaux, pour juger si elle était bien fournie. Il les regardait au poil et à l'œil pour savoir si leur ration d'avoine avait été bien réglée, aux tendons pour juger de leur fatigue de la veille. A tous il apportait un petit morceau de sucre. Il en avait une provision dans la poche de sa jaquette. Je crois le voir encore, après tant de jours écoulés, qui leur gratte la tête, qui leur tire l'oreille, qui leur tapote la croupe, et les braves animaux s'ébrouent, le flairent de leurs naseaux, dressent leurs oreilles à sa voix. J'entends ces mots anglais vibrer dans l'air, avec des clapotements de langue:

– «*Dear old boy... You jolly chap... You silly monkey...*»

Et les «chers vieux garçons», les «gais compagnons», les «stupides singes» allongeaient leur tête, chacun hors de son box. Où était-on? à Paris ou à Londres? Les portes vertes de ces box, ouvertes dans leur partie supérieure, donnaient sur une large cour au fond de laquelle se dressait une petite maison en briques rouges, avec des fenêtres étroites, très pareille, sous son revêtement de vigne vierge, à quelque demeure bourgeoise de Kensington. Cette ressemblance était encore accrue par une espèce de renflement vitré ménagé au premier étage, et où l'architecte avait essayé de reproduire le *bow-window* classique. La maison, enfin, montrait ce nom sur sa porte, laquelle était en bois peint et d'un seul battant: *Epsom lodge*. C'était probablement la seule de tout ce quartier, si exotique pourtant, qui fût baptisée ainsi, comme un cottage anglais. Avec cela, tous les garçons d'écurie étaient Anglais, les couvertures des chevaux anglaises, les licols anglais, les brides anglaises, les selles anglaises!..

Pour achever cette impression, d'un pittoresque singulier, une jeune fille allait et venait dans cette cour, caressant, elle aussi, les têtes des chevaux, leur donnant du sucre, prononçant, de la pointe de ses dents blanches, les sacramentels: «*Dear old boy... You jolly chap...*» et autres douceurs; et cette enfant de vingt-deux ans avait le plus idéal visage de miss blonde qui ait jamais illustré le vélin d'un *Keepsake*. Son teint délicat offrait au regard cette transparence blanche et rosé où l'on voit l'ondée d'un sang jeune et riche courir sous la peau. Elle avait le nez droit et coupé assez court, les lèvres bien ourlées, le menton un peu long, carré et frappé d'une fossette, les joues minces, la tête petite, tout cet ensemble qui donne souvent, aux jeunes filles anglaises, ce caractère d'une beauté si saine, si robuste, qu'elle est, par moments, presque masculine. Certaines statues de jeunes Grecques montrent un charme pareil, ainsi cette Electre du musée de Naples qui s'appuie de la main sur l'épaule d'Oreste, fille virginale des gymnastes, aussi grande que son frère et qui, pourtant, se distingue de lui par la grâce dans la force, par la pudeur dans l'énergie. Ce charmant et ferme visage de Mlle Hilda Campbell – car l'«Electre archaïsante» de la rue de Pomereu était tout prosaïquement la fille du marchand de chevaux – s'éclairait de deux yeux bleus, ceux de son père, mais qui prenaient, sous les sourcils et

entre les cils d'or, une fraîcheur de pétale de pervenche. Une épaisse chevelure d'un fauve presque roux couronnait le front, qui n'était pas très haut, mais dans la coupe duquel un phrénologue eût retrouvé le signe de la volonté déjà révélée par le menton.

Le contraste entre ces témoignages d'une décision toute virile et la tendresse émue, la rêverie enfantine des prunelles, achevait de donner à cette physionomie une grâce singulière, et plus encore un autre contraste, qui tenait du fantastique, celui de cette beauté d'héroïne de Tennyson avec la profession qu'elle exerçait et dont elle portait le costume. Le commerce de Campbell consistait, d'abord, en chevaux de chasse. C'est seulement par exception qu'il vendait des bêtes d'attelage. Ces chevaux de selle, il fallait bien les «mettre». Un de ses neveux, John Corbin, dit plus familièrement le grand Jack, se chargeait d'une partie de ce dressage. Il faisait l'éducation des montures d'hommes. Celle des montures de dames ressortissait à Hilda. De dix heures du matin jusqu'à six ou sept heures du soir, la jolie créature n'avait d'autre occupation que de se tenir en selle sur le dos de chevaux qui, bien souvent, n'avaient jamais senti une jupe frôler leur flanc. Ses belles tresses rousses massées sous son petit chapeau rond de feutre noir, une fleur à sa boutonnière et son joli buste serré dans le corsage sombre qui moulait ses fines épaules musclées, sa jambe prise dans la molletière de cuir jaune, l'éperon au talon, elle passait sa vie à manœuvrer de la rue de Pomereu à la porte du Bois, puis le long de l'allée des Poteaux et de la Reine-Marguerite, un des *dear old boys* ramenés, par son père, de quelque marché anglais. A pied, elle paraissait de taille moyenne. Sitôt en selle, à cause de son buste un peu long, elle semblait plus grande. Ses doigts gantés maniaient les rênes de bride et celles de filet avec cette sûreté légère qui traite les barres d'un cheval comme un virtuose les touches d'un piano. Ce petit tableau-là aussi, je le revois comme si c'était hier. L'animal danse et s'encapuchonne, il se traverse, il essaie de se dresser sur ses membres postérieurs, en tournant sur lui-même, pour jeter à bas cet insolite fardeau. La jeune fille ne bouge qu'à peine. On dirait qu'une magie émane d'elle. La souplesse de ses mouvements, le jeu de sa main, celui de sa jambe, rassurent le cheval. Il part, effaré au passage d'une automobile qui le frôle, – elles ne foisonnaient pas alors, – affolé au sifflement d'un train qui sort du tunnel de la Porte-Dauphine. L'écuyère le calme d'un mot, d'un geste, d'une caresse. Voici le Bois. Il jette son feu dans un temps de galop qu'elle lui permet... Une heure plus tard, quand elle rentre dans la cour de la rue de Pomereu, c'est au petit trot bien réglé de sa monture assagie, et elle saute à terre toute seule, sans que cette bataille avec la bête ait dérangé un seul des fils d'or fauve de sa chevelure, ni chiffonné la toile piquée de son col droit, ni froissé la basque de sa longue jaquette. Ses joues ont seulement rosi à l'air vif et dans l'ardeur de la course. Ses lèvres s'ouvrent sur ses fines dents blanches pour une respiration plus profonde, et un rien d'orgueil se lit dans ses yeux, tandis qu'elle flatte de la main le garrot fumant de son élève, lequel creuse le sol du sabot avec un dernier reste de révolte, – mais d'une révolte pourtant soumise.

Quand la jeune et jolie dompteuse de chevaux rentrait ainsi de ses périlleuses séances de dressage, un homme était là, dans le *yard*, qui la regardait avec une admiration muette. Cet homme, d'ailleurs, – un autre type d'Anglais aussi bizarre que l'endroit lui-même, – était un personnage de peu de paroles. Quand il en émettait une, elle consistait, généralement, en un guttural monosyllabe. Ce personnage, dont les anciens habitués d'*Epsom lodge* ne mentionnent jamais le nom sans que la conversation se prolonge sur ses excentricités indéfiniment, s'appelait donc Jack Corbin. Il était le fils du frère de la feuë Mrs. Campbell et le factotum de l'écurie. L'oncle Bob, quand il perdit sa femme, en 1898, quatre ans avant l'époque où commence ce récit, aurait certainement vendu à l'encan tous ses chevaux et renoncé à son fructueux commerce, si Jack ne s'était trouvé là. Il faut ajouter que la mère de Hilda avait été emportée dans des circonstances particulièrement tragiques de soudaineté. Elle était allée au «service», comme cette famille de fidèles anglicans fait tous les dimanches, au temple national de la rue d'Aguesseau. C'était au mois de décembre. Elle prit froid dans le «tonneau» qui la ramenait à la maison, les principes du marchand de chevaux lui interdisant la voiture fermée, quelle que fût la saison. Une pneumonie double se déclara, qui emporta la pauvre femme en quarante-huit heures. Campbell et Hilda furent comme fous pendant plusieurs semaines

durant. Il est vrai que, fidèles à la grande règle de l'éducation britannique: *dont show your feeling* (ne montrez pas vos sentiments), ils n'ont jamais rien exprimé de ce qu'ils sentaient, même dans cette première heure de leur désespoir. Mais on ne les a pas vus, de tout un mois, dans l'écurie. Il fallait, cependant, aller en Angleterre chercher des chevaux, – Jack y est allé, – surveiller le foin et l'avoine de ceux de Paris, leur pansement, la quantité d'exercice à leur donner, répondre aux clients, essayer les bêtes nouvelles, confirmer les anciennes, expédier les vendues, débattre les prix. Ce grand garçon à mine de clown, qui, lui, savait à peine le français, exécuta ce tour de force. La maison Robert Campbell ne manqua pas une bonne occasion, pendant cette réclusion, au sortir de laquelle le veuf et l'orpheline recommencèrent de vivre leur vie comme devant. L'oncle dit seulement à son neveu, en l'appelant du même terme affectueux que ses chevaux:

– «*You are a dear old boy, Johnny.* » (Vous êtes un cher vieux garçon, mon petit John.)

Et Corbin avait émis une espèce de réponse inintelligible qui rappelait fort un ébrouement. Mais, à force de fréquenter ces animaux, n'était-il pas arrivé à leur ressembler? Son long visage maigre avait pris la ligne busquée d'un profil de cheval, ce que les maquignons de là-bas appellent le «nez romain». Il était mince et ensellé comme un pur sang. Quel âge avait-il alors? Le même qu'aujourd'hui, je gagerais, s'il existe encore... Son extrait de naissance lui aurait donné trente-cinq ans ou cinquante, que vous n'auriez été étonné ni dans un cas, ni dans l'autre, tant le cuir tanné qui lui servait de peau avait été bistré, brûlé, gaufré par le vent, le soleil, la pluie. Son existence, depuis qu'il avait été mis en selle, à peine capable d'empoigner une crinière, s'était passée tout entière dehors, sans autre couvre-chef qu'une casquette en drap brouillé. En réalité, à cette date de 1902, il avait quarante-trois ans. Des mains, fortes à étrangler un bœuf, terminaient ses longs bras. Ses jambes démesurées, maigres et nouées de muscles durs comme des cordes d'acier tressé, s'achevaient par des pieds proportionnés aux mains. Il était chaussé, du lever au coucher, de bottines tellement astiquées de crème jaune, qu'elles avaient la couleur du buis. Des jambières d'un ton pareil serraient, on ne peut pas dire son mollet – où ce renflement se serait-il placé? – mais son tibia. Lui aussi ne quittait jamais, quelle que fût, par ailleurs, son occupation, son costume de cavalier. Avec ces formidables pinces, il n'avait pas plus tôt enfourché une bête, que celle-ci pouvait sauter, ruer, se secouer. Un étau de fer l'étreignait. Elle se serait roulée sur le dos, qu'elle n'aurait pas désarçonné son écuyer. Un jour, la chose était arrivée. Au cours d'une chasse dans la forêt de Chantilly, le cheval que montait Corbin avait manqué des quatre pieds. Il était tombé sans que le cavalier desserrât les genoux. L'animal ne s'était arraché de cette prise qu'après une lutte désespérée. En se relevant, le fer d'un des sabots de derrière avait littéralement scalpé le malheureux homme. La peau du front fut comme coupée avec un couteau, d'une oreille à l'autre. Une hémorragie suivit, si forte qu'elle sauva le blessé du transport au cerveau que devait provoquer un tel coup. Les chirurgiens ont rabattu cette calotte sanglante qui pendait. Ils l'ont recousue tellement quellement. Jack avait guéri, mais un long bourrelet rouge marquait la suture, juste à la racine des cheveux, qui avaient tous disparu. Un traitement électrique les a fait plus tard repousser, floconneux, légers, comme ceux d'un petit enfant. Ce terrible accident n'avait pas embelli cette physionomie déjà si peu faite pour inspirer l'amour. Aussi Jack Corbin, qui avait toujours été un peu misogyne, comme sont volontiers les professionnels d'un athlétisme quelconque, l'était-il devenu davantage encore. Il était visible, aux moins réfléchis, qu'il souffrait, lorsqu'une des clientes de la maison de la rue de Pomereu venait demander à voir un cheval, et que, ni le patron ni sa fille n'étant là, il devait faire les honneurs de l'écurie.

Il n'était pas moins visible que, dans son antipathie pour le sexe, ce *women hater*, – les Anglais, ce peuple de *sportsmen*, ont créé un mot pour une disposition fréquente chez eux – ce «*haisseur de femmes*», donc, faisait une exception pour sa cousine. Il avait pour elle, dans le regard, quand il ne se croyait pas observé, une tendresse analogue à celle de Birnam et de Norah, les deux terriers de l'île de Skye, lesquels allaient et venaient dans la cour, entre les pieds des chevaux et les jambes des gens, si bas sur pattes et si velus, qu'ils semblaient d'énormes manchons en train de rouler à terre. Leurs yeux bruns de braves chiens très gâtés dardaient, à travers leurs longs poils d'un gris noir, la

même lueur émue que les yeux bruns de John Corbin sous la visière de sa casquette, aussitôt que miss Hilda s'approchait. Mais qui avait le loisir – sauf des maniaques d'observation comme nous l'étions, mon ami toujours regretté Eugène-Mélchior de V... et moi-même, et comme je pense à nos parties de cheval d'alors avec mélancolie, en évoquant ces images! – oui, qui avait le loisir de démêler cette trace d'un sentiment si obscur, qu'il ne se connaissait peut-être pas lui-même, dans cette écurie toute retentissante du piaffement des sabots des bêtes sur le caillou de la cour? Les appels des garçons s'interpellant les uns les autres s'y mêlaient, et le bruit de l'eau de la fontaine coulant dans les seaux, et le claquement des portes brusquement ouvertes et fermées, et la rumeur des automobiles amenant ou remmenant des clients, et les claquements de fouet du gros Bob excitant un cheval qu'un homme faisait courir en le tenant en main... Qu'une rêverie romanesque eût jamais pu éclore parmi ce décor et dans le cerveau d'un des personnages les plus frustes entre ceux qu'il encadrait, autant valait imaginer Campbell lui-même renonçant à son tailleur anglais, à ses chevaux anglais, à son église anglaise, à sa reine anglaise et à son *breakfast* pris sur les neuf heures, à la vieille mode de là-bas.

Ce n'est pas seulement l'aspect, en effet, qui transformait ce bizarre endroit en un coin détaché d'Angleterre. Bob «colonisait» chez nous comme des milliers de compatriotes à lui étaient et sont en train de «coloniser» dans tous les pays de l'un et l'autre hémisphères. Coloniser, c'est d'abord rester soi, et, par conséquent, imposer, dans sa maison, les habitudes du pays natal. La plus significative est la distribution des heures et le genre de la nourriture. Le marchand de chevaux et toute sa tribu, depuis sa fille et son neveu qui vivait avec lui jusqu'au petit *groom* de dix ans, en passant par la légion des garçons d'écurie, faisaient ce premier repas de neuf heures à la fourchette: les hommes à leur idée, lui avec une forte assiettée de porridge, des œufs au petit salé, un poisson frit ou grillé, de la marmelade d'oranges amères. A deux heures, c'était un lunch froid, pris, le plus souvent, debout, et qui se composait d'un peu de jambon d'agneau arrosé d'une sauce à la menthe. Un thé vers les cinq heures et, à huit, un souper léger, complétaient la liste de ces repas où il ne se versait jamais une goutte de vin. Hilda ne buvait que de l'eau et les deux hommes de la limonade quelquefois, et, le plus souvent du whiskey. Jamais un légume n'a paru sur cette table qui n'eût été cuit simplement à l'eau, sans beurre. Quand Mrs. Campbell vivait, ces menus se complétaient par quelques-uns de ces innombrables plats sucrés, *puddings* et *pies*, seules ingéniosités de la monotone cuisine d'outre-Manche. Mais Mrs Campbell n'était pas une femme de cheval. C'était une douce et pâle créature, mariée à Bob par un hasard de destinée, et, comme tant de femmes de son pays, une ménagère sentimentale. Elle était la fille, trop finement élevée, d'un gros fermier du Yorkshire, Campbell, lui, le fils, élevé trop rudement, d'un autre fermier du voisinage. Le portrait de la morte, pendu aux murs du petit salon, expliquait ce qui dut être le drame de sa vie, – un drame peut-être ignoré d'elle, et que V... et moi avons si souvent commenté, en trottant botte à botte sur des chevaux que nous avons loués là. Il arrive souvent, dans un mariage mal apparié, qu'une femme silencieuse et craintive s'étiole de mélancolie sans en comprendre les causes, – quelquefois en se croyant heureuse. C'est la plante d'essence trop peu robuste qui dépérit par le seul voisinage d'une autre plus forte. La seconde a pris tout l'air, toute l'eau, tous les sucs nourriciers du sol, dont la plus grêle avait besoin. Mrs Campbell s'était fanée de même, victime inconsciente du non moins inconscient bourreau qu'avait été le pauvre gros Bob. Comment le maquignon aurait-il jamais soupçonné que ses gestes, le son de sa voix, son rire, ses façons de manger et de boire, d'aller et de venir, son métier, tout, enfin, de sa personne brutalisait les nerfs trop faibles de sa Millicent, si douce, si attentive à ne négliger aucun de ses menus devoirs de servante légitime? Des traces demeuraient partout éparées dans le petit salon, de la sensibilité délicate qui avait animé cette femme fragile d'un rustre au bon cœur. C'étaient des photographies de tableaux sans grande valeur, mais pourtant très différents, par leurs sujets, des gravures de courses qui décoraient le bureau de Campbell: – le *Christ au Jardin des Oliviers*, d'Holman Hunt; – un groupe d'ondines empressées autour d'un chevalier, sur une plage, par Leighton, – d'autres encore. C'étaient, dans la bibliothèque, quelques volumes de poésie: le *Golden Treasury*, un Shakespeare, un Wordsworth, un Byron. Il est vrai qu'un lot de ces médiocres romans, que l'on appelle là-bas des *penny novels*, attestait que ces

goûts de culture n'avaient pas été portés très loin chez la mère de Hilda. Cette grâce d'instinct avait passé, évidemment, dans la fille. Ce qu'il y avait de si particulier dans le regard de la jeune écuyère, de si frémissant dans son sourire, de si nerveux dans tout son être, ne s'expliquait point par la seule hérédité de l'honnête, mais rudimentaire Campbell. Si elle tenait de lui, et aussi de son existence de gymnaste, l'énergie musculaire, l'endurance, cette physiologie d'amazone entraînée, à sa mère elle était redevable de cette distinction de nature, de ce tour d'âme – osons le mot – qui voulait qu'elle conservât des façons si féminines dans un métier qui l'était si peu, une délicatesse irréprochable de discours dans un milieu de palefreniers, et l'aventure que je voudrais conter, et à laquelle j'arrive, ne le montrera que trop, le cœur le plus follement romanesque. Cela encore achève, pour mon souvenir, d'*angliciser* ce paradoxal endroit, ce minuscule îlot de vie britannique encastré en plein Paris et disparu comme l'*Atlantide*, pour ne laisser qu'une légende. Il y a dans cette étrange race britannique, des côtés si intensément idéalistes juxtaposés à des côtés si durement, si âprement positifs! Tous les pouvoirs du rêve voisinent, chez elle, avec le plus exact, le plus dur réalisme. Comme il eût mieux valu, pour la pauvre Hilda, qu'elle n'eût pas été aussi complètement une enfant de cette île, baignée de brumes, où les femmes, quand elles sont tendres, le sont passionnément. «*So young, my lord, and so true!...*» – Si jeune, monseigneur, et si vraie!.. – Cette parole de la princesse, enfant du roi Lear, l'humble fille du marchand de chevaux de la rue de Pomereu aurait pu la prendre pour elle. Ni pour l'une ni pour l'autre, cette devise n'aura été une promesse de bonheur.

II UNE RENCONTRE

Je me suis attardé dans ces évocations rétrospectives auxquelles s'associent pour moi tant de fantômes de compagnons disparus, tant de souvenirs de chevauchées au Bois, tantôt pensives dans le sévère décor des branches dépouillées, tantôt si gaies parmi les jeunes verdure. Cette complaisance de ma mémoire aura eu du moins cet avantage de situer dans leur atmosphère les épisodes d'un récit qui risquerait de paraître invraisemblable, tant cette année 1902 est déjà lointaine, et par sa date et par certaines de ses mœurs! On était donc en 1902 et au mois d'avril. Ce jour-là, et quand vers les dix heures du matin, Hilda Campbell, mise en selle par Jack Corbin, suivant l'habitude, avait commencé de cheminer du côté du Bois, elle ne se doutait guère que le coquet cheval alezan brûlé qu'elle montait – sa robe favorite – l'emportait, de son pas cadencé, vers une rencontre d'une importance solennelle pour son avenir. C'était une bête très douce, qui répondait au nom énigmatique de *Rhin*. Cette appellation cachait un jeu de mots qui prouvera l'innocence du genre d'esprit dont étaient coutumiers les «colons» de la rue de Pomereu. Cet alezan avait été expédié, la semaine précédente, par le même bateau qu'un rouan, et l'envoyeur avait dans la lettre d'avis, libellé ainsi le signalement de ce dernier: *a Rome* (Rouan se dit, en anglais, *roan* et se prononce, en effet, *rome*.)

Cette fantaisiste orthographe avait amusé le gros Bob, et l'on avait décidé, en famille, que l'animal en question serait baptisé le *Rhône*. Puis, le compagnon avec lequel ledit *Rhône* avait voyagé, ayant le rein très robuste et très large, avait reçu lui-même l'appellation du *Rhin*. Campbell doit rire encore après vingt ans, dans sa retraite de Brokenhurst, de ce double calembour. Il le comprend, et, quand un Anglais comprend un jeu d'esprit, il le comprend indéfiniment. Il convient d'avouer, au risque de dépoétiser la délicate Hilda, qu'elle avait ri elle aussi, de toutes ses belles dents, à ces à-peu-près imaginés, l'un et l'autre, par le brave Jack, lequel avait répété son «mot» en disposant les plis de la jupe de sa cousine, et il avait ajouté, en clignant son œil:

– «*Great fun!*»

Lorsqu'une bouche britannique prononce cette formule, qui signifie «grande drôlerie», il y a beaucoup de chances pour qu'il s'agisse d'un trait de cette force. Le susdit Rhin, lui, indifférent à cet effort intellectuel déployé autour de son état civil, avait pris le trot dès la rue Longchamp, un trop souple, presque élastique, celui d'une bête qui a de bons jarrets, un bon rein bien soudé et musclé. Hilda jouissait enfantinement de l'allure coulante de son cheval, comme elle jouissait de l'air frais et tiède, à la fois, de ce matin du premier printemps. Ces plaisirs d'un animalisme sain étaient les seuls que cette fille si libre eût jusqu'alors connus. Pour extraordinaire que cela doive sembler, à vingt-deux ans qu'elle allait avoir, vivant à Paris sans surveillance et presque uniquement parmi des hommes, elle était d'une innocence de cœur et d'esprit aussi intacte qu'avait pu être sa mère à son âge, dans la ferme paternelle. Si quelques beaux Sires, clients de son père, s'étaient permis de lui adresser des compliments trop flatteurs, elle n'y avait pas pris plus garde qu'à la silencieuse admiration de son cousin John. A quel moment de la journée aurait-elle eu le temps de lire un de ces dangereux livres qui éveillent l'imagination et auxquels sa pauvre mère s'était endolori l'âme? Quand elle dépouillait, à la fin du jour, son costume d'amazone pour passer une toilette de ville, elle était si recrutée de fatigue physique, qu'elle ne pensait guère à aller ni au théâtre ni en soirée. Elle pensait à dormir. D'ailleurs, aller au théâtre? Quel théâtre? Avec qui? Dans quelle soirée et chez qui? L'idée ne lui venait jamais de comparer son sort à celui des grandes dames, quelques-unes de son âge, pour lesquelles elle dressait des chevaux de chasse, – et pas davantage à celui des demi-mondaines opulentes qu'elle rencontrait au Bois et qui croyaient devoir à leur réclame de parader sur des bêtes de trois cents louis. Le petit monologue intérieur qu'elle se prononçait ce matin-là, en gagnant ce Bois et ses allées cavalières, peut être donné comme le type de ses secrètes et intimes pensées. Il faut toujours en revenir, quand on

essaie de comprendre ce mystère qu'est, pour un Gallo-Romain, une sensibilité de jeune fille anglaise, au mot de Juliette, dans Shakespeare:

– «*If Romeo be married, my grave will be my wedding bed.*» (Si Roméo est marié, j'aurai ma tombe pour lit de noces.)

C'est le mariage qui est le roman des Anglaises romanesques, et c'était aussi de mariage, mais dans un déterminé si vague, si lointain, que rêvait Hilda Campbell, emportée par le Rhin, et à travers quelles incohérences de réflexions et de souvenirs, où des récurrences émues se mélangeaient à des remarques d'écuyère! Ce qui caractérise les vrais amateurs de chevaux, c'est qu'ils ne font qu'un avec leur monture. Les moindres incidents de la route les intéressent, s'ils l'intéressent. Ils deviennent elle et elle devient eux. Ils se parlent et ils lui parlent, mélangent ainsi leurs pensées les plus intimes aux saugrenues observations.

– «C'est étonnant comme ce petit Rhin mérite son nom,» se disait Hilda. «Est-il vite!.. Est-il vite!..» Et tout haut: «Doucement, *boy*, doucement!..» Puis, tout bas et dans un demi-songe: «Quand nous sommes allés en Suisse, pour ma pauvre maman, son dernier été, je me rappelle comme elle regardait cette eau du vrai Rhin, à Bâle, des fenêtres de l'hôtel... Elle aimait ce courant rapide... Elle me répétait: «Ainsi la vie.» Savait-elle que la sienne passerait si rapidement? On le croirait...» Et tout haut, de nouveau: «Bon, encore un automobile... Pourquoi dresses-tu tes oreilles, petit sot? Ce n'est qu'un *motor car*, et qui ne te fera pas de mal...» Puis, tout bas: «C'est égal. Il est bien sage de n'en avoir pas plus peur, et il vient de la campagne, où il n'en avait jamais vu!.. Si papa ne vend pas ce cheval deux cents guinées, il a tort. Ça n'a pas de prix, un cheval comme celui-ci, cinq ans, et quand il sera mis au bouton!.. Et léger à la main!.. Mes rênes sont comme un fil... Si M. de Candale cherche toujours un cheval pour sa femme, il ne peut pas tomber mieux. J'aimerais qu'il le lui donne. Elle est sympathique, et le gentil Rhin serait bien traité...» Et tout haut, derechef, en flattant l'encolure du cheval du manche de sa cravache: «Oui, vous seriez bien traité, gentil Rhin.» Et tout bas: «Il sent que je lui parle de lui, il le sait... Quand je serai chez moi, c'est un cheval de cette robe que j'aurai pour moi... Chez moi? Y serai-je jamais? Et quand? Je ne dois pas quitter mon père. Que ferait-il, seul?.. Et lui, voudra-t-il jamais quitter la rue de Pomereu?.. Il ne nous faudrait pourtant pas beaucoup d'argent pour vivre heureux en Angleterre, papa, moi et mon mari... Jack garderait la maison d'ici... Un mari? Aurai-je jamais un mari? Ce n'est pas à Paris que je le trouverai. Les Français sont si *flirt*... Comme c'est drôle que le mot anglais serve à désigner une chose qui est si peu anglaise!.. Bon!.. Un autre auto, un second...» Tout haut: «Du calme, *boy*, du calme...» Tout bas: «Comme ce pavé de bois de l'avenue Bugeaud est glissant, par ces matins où il y a eu beaucoup de rosée! Mais le Rhin a le pied très sûr. Décidément, il a tout pour lui, ce petit cheval. Et nous voilà hors de danger... Ce fermier de Brokenhurst ne sait pas l'orthographe, mais comme il s'y entend à choisir des bêtes!.. Brokenhurst!.. Ah! quel endroit que cette *New Forest*!.. Oui, c'est là que je voudrais être mariée... Mon mari et mon père seraient associés pour faire de l'élevage. Nous aurions les allées sablées pour nous promener, mon mari et moi. Nous irions à la chasse, l'hiver. En été, nous aurions la mer pour les enfants... Je me souviens comme les grands hêtres noirs étaient beaux, dans cette forêt, quand nous y sommes allés avec maman. Et ces poneys qui se ramassaient par troupeaux dans cette ombre, vers midi, tous la tête contre le tronc de l'arbre!.. Ce Bois-ci est tout de même joli, quand c'est le printemps... Bon! le Rhin a senti qu'il aillait pouvoir galoper. On dirait qu'il connaît déjà l'allée des Poteaux.» Et encore, tout haut: «Du calme, petit... Ne pars pas comme un fou... Attends d'être un peu plus avant dans l'allée... Va, maintenant. Va, mais règle-toi, règle-toi...»

Comme s'il eût compris le petit discours que lui tenait sa nouvelle amie, – il n'était arrivé d'Angleterre que depuis dix jours, cependant, – le Rhin avait, en effet, réglé son galop. La tête relevée, la narine ouverte, mâchant son mors et, de temps à autre, poussant une espèce d'ébrouement joyeux, il se ramassait, se cadénçait. La jeune fille, maintenant, était tout entière à cette course rapide à travers les taillis, où l'innombrable poussée des bourgeons jetait comme un saupoudrement de tendre verdure. A peine si elle rencontrait un cavalier de place en place. Le Bois était vide, pour bien peu de

temps, à cause de l'heure. Il n'y a guère, aujourd'hui comme alors, que trois séries de personnes qui montent à cheval, à Paris: les officiers, d'abord. Ils sont en selle dès les sept heures et à huit heures et demie, ils rentrent déjà. Premier entr'acte... Vers neuf heures moins le quart, c'est le tour des gens d'affaires. Ceux-là gagnent, à la Bourse ou dans une banque, de quoi suffire à leurs goûts de haute vie. Le cheval est un de ces goûts. Ils ne peuvent s'y livrer qu'à ce moment. C'est aussi l'heure des diplomates, qui devront être au quai d'Orsay vers les dix heures; de quelques officiers attardés; de quelques artistes qui veulent faire les gens du monde, mais qui sont tout de même des ouvriers, et ils ne peuvent pas empiéter trop avant sur leur matinée. Les dix heures sonnées, second entr'acte... Peu à peu, vont arriver, au trot allongé ou raccourci de leurs montures, suivant qu'ils ont des bêtes de prix ou des «carcans» de louage, tous ceux qui défilent au Bois pour s'y montrer, pour y donner des coups de chapeau et pour en recevoir, pour saluer des amis et des amies, aux endroits désignés par la mode, ainsi la contre-allée ironiquement surnommée, à cette époque-là: «Le sentier de la vertu.»

C'était, précisément, le public que la sauvage Hilda Campbell cherchait à éviter, – quand elle le pouvait. Car elle était la fille d'un marchand, et son père lui faisait un peu jouer le rôle du «mannequin» dans les grandes maisons de couture. Qui ne sait que l'on appelle ainsi les jolies filles chargées de passer les robes qui doivent servir de modèles et de les promener devant les riches clientes? Elles n'ont pas deux louis, quelquefois, dans leur porte-monnaie, et elles se pavanent des après-midi entières dans des toilettes de trois, de quatre, de dix mille francs. Hilda, elle aussi, devait, le plus souvent, «présenter» à l'heure la plus élégante, quelque animal d'un grand prix, pour tenter le client ou la cliente. D'autres fois, quand le cheval n'était pas encore suffisamment fait, qu'il était trop «vert», – pour parler le langage de Bob Campbell et de Jack Corbin, – il lui était recommandé d'éviter, aux heures trop fashionables, les avenues trop fréquentées, où les acheteurs possibles auraient vu l'animal pointer, ruer, faire des tête-à-queue trop brusques ou des sauts de mouton. C'était le cas, ce matin-ci, quoique le Rhin fût parfaitement sage, mais il n'était pas confirmé. Hilda allait donc, jouissant de sa solitude avec délice. Tantôt, elle ralentissait le train de la bête; pour jouir des lointains aperçus à travers les fûts encore dénudés des arbres: la vaste pelouse de Longchamp, la silhouette du mont Valérien. Des vapeurs transparentes flottaient partout dans l'atmosphère, numide, comme bleutée, qui donnait, à ce coin perdu d'horizon, des teintes délavées d'aquarelles. Tantôt, c'étaient des détails plus rapprochés qui distraient son regard: une biche s'arrêtant au milieu d'un fourré pour laisser passer l'amazone, – un cocher en train de promener un cheval de voiture, coiffé d'un camail, et devenu soudain rétif, – un oiseau posé sur une branche et tournant de tous côtés sa mignonne tête, avec la curiosité d'une jeune vie encore animée par le rajeunissement universel des choses; – une vieille femme cheminant, les épaules pliées sous une charge de bois mort. Ces touches de simple nature, rencontrées brusquement, à si peu de distance de ce Paris artificiel qu'elle n'aimait pas, ravissaient toujours la jeune Anglaise. Elle fermait les yeux à demi, et, abandonnée au rythme du petit galop, elle se croyait loin, très loin, dans quelque vallée de Grande-Bretagne ou d'Irlande dont elle gardait le souvenir.

– «Le Bois est comme un grand parc, ce matin,» songeait-elle. «Il ressemble à celui de Kenmare, que nous avons visité, maman et moi, au-dessus de Killarney, quand nous sommes allées à Dublin, avec papa, pour le *Horse Show*... Il n'y a pas plus de quatre ans!..»

Les visions de ce voyage, si rapproché par les dates et si distant, si perdu dans un abîme de nuit, à cause du recul tragique de la mort, affluèrent dans l'esprit de Hilda. Elle tomba dans une espèce d'hypnotisme rétrospectif, dont elle fut réveillée par le plus vulgaire des accidents. Le Rhin ayant, tout d'un coup, commencé de se désunir et de sautiller, elle constata que la selle n'avait plus la fixité ordinaire. En se retournant, elle s'aperçut qu'une des courroies, la transversale, pendait, détachée. C'était le battement de la lanière de cuir contre ses jambes qui agaçait l'animal.

– «Quand Jack saura cela», pensa la jeune fille, «il en fera une maladie. Lui qui ne laisse jamais personne seller mon cheval quand il est à la maison, et c'est lui-même qui l'avait sanglé, ce matin... Bah! Ce ne sera pas grand'chose... Heureusement que cette bête est la sagesse même... Il

n'y a pas de cavalier en vue qui puisse me la tenir... Mais, quand on ne sait pas s'aider soi-même, il ne faut pas monter...»

Elle avait sauté à terre lestement seule, en formulant ainsi tout bas, pour son propre compte, la grande maxime nationale du *self-help*. Elle se trouvait, à ce moment, dans une des parties les plus désertes, en ces années-là, du bois de Boulogne, celle qui s'étend entre la Muette, le champ de courses d'Auteuil et les fortifications, et qu'un peuple de malandrins rendait aussi dangereuse qu'une route perdue de Grèce ou du Maroc. Aujourd'hui, un quartier neuf commence d'y surgir. Hilda s'était promenée là cent fois, et il ne lui était jamais rien arrivé. Elle se dit que pour réparer, dans la mesure du possible, le dégât survenu à sa selle, le mieux était de tirer le cheval hors de l'étroite allée cavalière où il pourrait être effaré par d'autres bêtes et les effrayer. Elle entra donc dans le taillis avec le Rhin, qu'elle attacha, par la bride, à la branche d'un sapin. Le goulu s'occupa aussitôt à manger les pousses, verdissant avec ivresse son filet, son mors et sa gourmette. Hilda, cependant, penchée près de l'épaule, procédait à un minutieux examen des sangles demeurées intactes et du surfaix de sûreté dont la bouche s'était simplement décousue. Elle en était à se demander s'il valait mieux le couper entièrement ou bien l'assujettir avec un nœud, quand une sensation de terreur s'empara d'elle, si violente que, pour une seconde, elle en fut paralysée. Deux mains brutales la saisissaient par derrière, aux bras. Elle voulut se relever, se débattre. Elle fut jetée à terre, et l'homme qui l'avait attaquée ainsi à l'improviste la tint immobile, les doigts autour du cou, cette fois, en lui disant:

– «Pas de bêtises, la petite dame, ou bien nous faisons connaissance avec ce lascar-là...»

La lame d'un couteau luisait dans sa main libre. Hilda put reconnaître, à la physionomie du bandit, qu'il ne proférait pas une vaine menace. Elle avait affaire à un désespéré. La face hâve de l'agresseur, ses petits yeux jaunes, où la férocité de la faim allumait une sombre flamme, la misère haillonneuse des loques dont il était vêtu, sa barbe hirsute, ses cheveux grisonnants sous un chapeau verdâtre à force d'usage: tout dénonçait, chez le malheureux, un de ces redoutables rôdeurs dont l'audace ne recule pas devant le meurtre. Son âge – il paraissait avoir cinquante ans – augmentait encore l'implacabilité de son geste et de sa parole. Sous l'horrible étreinte de ces mains noires qui la meurtrissaient, la courageuse fille eut cependant la force de crier, par trois fois:

– «Au secours!.. Au secours!.. Au secours!..»

– «Tu l'auras voulu,» glapit l'homme. Et il leva son couteau... Puis, comme si la jeunesse de l'écuyère émouvait en lui une vague de pitié, il ne frappa point. Il dit, en serrant le cou d'Hilda davantage, pour étouffer ses cris, en même temps que, du genou, il lui écrasait la poitrine: «Ce que je veux, moi, c'est de l'argent... de quoi manger... Donne ton porte-monnaie et tes bijoux, ça, par exemple...» Et il arrachait, du poignet d'Hilda, un petit bracelet à gourmette où se trouvait une montre. «Ça encore.» Et il déchira le haut du corsage, pour agripper une broche en rubis et en roses, qui représentait un fer à cheval traversé d'un fouet... « Au porte-monnaie, maintenant!.. Il me faut le porte-monnaie... On ne se promène pas sur des bêtes pareilles sans avoir la poche bien garnie... Allons, le porte-monnaie. Le *pognon*, la *gosse*, ou je te *zigouille*... Je ne suis f... pas trop méchant. Tu le vois bien. C'aurait été fait tout de suite, si j'avais voulu... Ouste, crache au bassin, la Jacqueline... Le porte-monnaie, et je te laisse...»

Il avait desserré un peu ses doigts. Il jugeait sans doute, que la jeune fille, affolée et se voyant une chance assurée de sauver sa vie, accepterait cette espèce de marché. Les repris de justice qui battent l'estrade autour de Paris connaissent leur code pénal comme de vieux magistrats. C'est leur matière exploitable, si l'on peut dire. Ils savent où risquent de les conduire un guet-apens et un assassinat. Ils savent aussi qu'un vol accompli dans de certaines conditions n'est pas vraiment recherché. Les victimes mêmes de ces vols n'apportent pas un grand zèle à leur poursuite. La somme est minime. Les bijoux ne sont pas très précieux. On dépose une plainte, un peu pour la forme. Les indices sont vagues. Aucun ne met la police sur une trace nette, et le tour est joué. Il arrive encore – c'était, sans doute, le cas – que le malfaiteur est un ancien ouvrier. Le chômage, l'ivrognerie, les mauvaises fréquentations l'ont perdu. Le premier meurtre à commettre lui représente, quand même, un étage descendu dans sa

propre conscience, et il recule. Quel que fût le motif, l'homme, évidemment, hésitait à tuer. Mais, s'il escomptait la panique dont il croyait la jeune Anglaise saisie, il devait constater vite qu'il se trompait. Elle eut à peine le cou un peu plus libre, qu'elle ramassa son énergie dans un effort suprême. Elle lança de tous ses poumons des cris désespérés, en même temps que de ses poings fermés, elle frappait le misérable à la face avec une telle vigueur, que le sang jaillit.

Pendant l'éclair d'une seconde, la douleur et la surprise firent lâcher prise à l'homme. Hilda le saisit à son tour et, d'une secousse violente, elle le fit rouler et roula avec lui jusque dans les jambes du cheval, qui, parfaitement indifférent au danger de sa maîtresse, continuait à déchirer, de sa dent gourmande, les vertes et tendres aiguilles du sapin auquel il était attaché. C'est cette inconscience absolue de ces animaux, jointe à leur folle émotivité, qui leur fait donner, par les Grecs modernes, le nom trop justifié d'*Alogos*, le *Sans-Raison*. En se jetant ainsi et jetant son agresseur entre les sabots de la bête, Hilda courait le risque, elle s'en rendait bien compte, de recevoir un coup de pied qui pouvait l'assommer net ou lui briser un membre. Mais, avec la rapidité foudroyante de conception que donne le mortel danger, quand on n'y perd pas son sang-froid, elle avait calculé que l'effarement de l'animal et ses sauts déconcerteraient un instant le bandit. L'une minute gagnée, ce pouvait être le salut. Le Rhin, en effet, épouvanté par ce groupe qui se débattait sous lui, bondit à droite, puis à gauche, mais sans toucher ni à l'un ni à l'autre des deux lutteurs, et il s'écarta de deux mètres. Les appels désespérés de Hilda continuaient, l'homme ne pouvant plus la prendre à la gorge. Elle avait saisi, de sa main droite, le poignet du bras qui tenait le couteau et elle continuait à frapper, de son autre poing, le visage hideux du voleur, qui, maintenant, ne pensait plus qu'à l'assassiner. Il ne s'était, certes, pas attendu à rencontrer, dans cette promeneuse isolée, une robustesse d'athlète... Leurs souffles se mêlaient: l'haleine avinée du bandit et l'haleine pure de la jeune fille. Cependant, les forces de celle-ci allaient faiblissant... Ses cris se faisaient moins perçants. Les poumons lui manquaient... Encore quelques secondes, et le bras du meurtrier serait dégagé et le coup de couteau donné, quand l'éclat d'une voix résonnant de loin, puis de plus près, à son appel, permit à la pauvre enfant une dernière crispation héroïque de ses muscles épuisés. Le chemineau entendit cette voix, lui aussi. Il retourna la tête et, prenant Hilda par l'épaule, il lui battit la tête contre le sol à l'étourdir, et il s'élança pour échapper, du moins, avant l'arrivée de ce secours inattendu... Il n'en eut pas le temps. Un jeune homme apparaissait dans l'allée, au galop d'un cheval qu'il ne prit même pas le loisir d'arrêter... Déjà, il avait sauté à terre; il avait couru droit sur le malandrin, qui, marchant sur lui, le couteau haut, lui criait:

– «Qu'on me laisse passer, l'amateur... Ça coupe, ça...»

– «Et ça?..», répondit le jeune homme. «Ça coupe aussi, canaille.» Et, de sa cravache, il avait cinglé le visage du misérable, qui poussa un rugissement de douleur.

– «Ah! la crapule!» hurla-t-il, «mais je t'aurai, toi. Je t'aurai...» Et il porta à l'inconnu un coup furieux avec son arme, que celui-ci esquiva en se jetant de côté, et parant un nouveau coup d'un revers de main, il saisit la lame. Le sang jaillit de ses doigts; mais il tenait le couteau que le brigand abandonna pour s'enfuir, à toutes jambes, à travers le taillis... Le jeune homme fit mine de se précipiter derrière lui. Puis il regarda du côté de la jeune fille. Il vit qu'elle ne bougeait pas. Il hésita un moment encore, et, haussant les épaules, comme si la chasse à l'assassin désarmé n'en valait pas la peine, il revint à la victime de cette infâme agression, afin de lui porter secours. Hilda était étendue sur le sol piétiné et foulé par la lutte de tout à l'heure. La réaction nerveuse de cette rapide et terrible aventure l'immobilisait. Haletante, les yeux grands ouverts, son frêle visage comme décomposé, avec ses traits délicats qui exprimaient une émotion si profonde, c'était une vision de grâce et de souffrance à ne jamais l'oublier. Son col, que le ruffian avait déchiré pour en arracher la petite broché, laissait voir, sur la peau blanche et blonde, les meurtrissures rouges laissées par les doigts brutaux, et la naissance de sa gorge virginale. Une des manchettes avait été mise en loques par le geste rapace qui avait dérobé le bracelet. Dans son costume d'amazone, qui dessinait la ligne svelte et fine de son corps si jeune, elle inspirait plus de pitié encore, tant on la devinait enfant et toute fragile. Le cordonnet de soie élastique qui assurait son chapeau avait été brisé dans cette effroyable scène de pugilat, et, toute

décoiffée, la tresse d'or de ses cheveux, échappée des épingles, roulait sur son épaule. L'*Alogos*, lui, continuait son métier de *sans-raison*, aiguisant, maintenant, ses dents sur l'écorce d'un petit arbuste voisin de son sapin. Il était arrivé à l'atteindre en allant jusqu'à l'extrémité de sa bride.

– «Etes-vous blessée, madame?», demanda le sauveur en se penchant vers la délivrée. Et il essayait de lui prendre les mains pour l'aider à se relever.

– «Non,» fit Hilda en remuant la tête. Il entendit à peine cette syllabe, plutôt soupirée qu'articulée, d'une voix éteinte. Puis, dégageant ses doigts par une pudeur instinctive, elle se redressa à demi, toute seule, et, les couleurs lui revenant avec un peu de force, elle continua, d'un accent plus perceptible: «Je n'ai rien, que le saisissement... Cela va me passer... Mais c'est vous, monsieur, qui êtes blessé...»

– «Moi?..», dit le jeune homme en ouvrant sa main. Il faisait jouer ses doigts. «Je me suis coupé à la lame du couteau de cet apache, mais pas gravement. Ce ne sera rien... Les plaies ont saigné beaucoup. C'est mieux ainsi...» Il avait, en parlant, tiré son mouchoir de sa poche. Il commença à l'enrouler sur sa main malade. En quelques secondes, le linge fut rouge de sang. Tandis qu'il exécutait ce petit pansement, avec une mâle insouciance qui s'accordait bien à sa bravoure de tout à l'heure, la jeune Anglaise, revenue entièrement à elle, le regardait avec des yeux où la reconnaissance se mêlait déjà à une admiration. Il venait de lui sauver la vie, dans une rencontre presque fantastique, en l'an de grâce 1902, aux portes de Paris, – que dis-je? dans Paris même! – C'était bien de quoi éprouver, devant lui, ce petit sentiment d'enthousiasme, si naturel à une enfant de son âge! Mais elle l'eût rencontré, ce personnage, dans n'importe quelle circonstance, qu'elle l'eût, certes, remarqué, quitte à esquisser, comme si souvent, un hochement de tête et à se répéter un des propos familiers de sa mère:

– «On ne doit pas aimer son mari avec ses yeux, mais avec son cœur...»

Le sauveur d'Hilda était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, très bien pris dans sa moyenne taille, et dont la sveltesse vigoureuse révélait une libre vie d'épanouissement, sans aucune fatigue d'un travail quelconque. C'était celle que menaient, dans ces années, – qui ressemblaient à celles de l'ancien régime, on s'en rend compte à distance, par la douceur de vivre, – les oisifs comblés des hautes classes françaises. Son costume de cavalier était taillé d'après la mode la plus récente. Il constituait, à lui seul, un signalement social, et, plus encore, une frappante physionomie, où les plus farouches partisans des idées égalitaires eussent été obligés de reconnaître l'évidence de ce mystérieux et indiscutable prestige: la *Race*. Il y avait, dans la coupe des joues du courageux garçon, dans le pli de ses lèvres, dans la ligne un peu aiguë de son nez, une élégance qui rappelait celle de certains portraits du musée de Versailles: quelque chose de très viril et de très délicat, de très naturel et d'extrêmement raffiné. Des yeux noirs, d'une douceur calme et spirituelle, des lèvres aisément souriantes et d'un joli dessin sous une moustache brune, encore légère, achevaient d'en faire un type accompli de jeune patricien. Disons tout de suite qu'il portait, en effet, un des bons noms du Blaisois et qui figure, avec honneur, dans les mémoires sur la vie du maréchal de Vieilleville, écrits par Carloix. Il s'appelait Jules de Maligny. Un Maligny a épousé, à la fin du XVIIIe siècle, à Varsovie, où l'avaient entraîné les hasards de l'émigration, une comtesse Marie Gorka, de l'antique maison de Lodzia. Cette particularité d'origine explique comment Jules possédait, mêlée à la vive élégance d'un jeune seigneur de notre tradition nationale, une grâce caressante et souple qui lui venait de cet atavisme polonais. Il y avait du Slave dans ce Français, si Français pourtant. De là dérivait ce je ne sais quoi d'un peu alanguie répandu sur toute sa personne, qui déconcertait et qui charmait tout à la fois. Ces quelques détails, que Hilda ne devait connaître que plus tard, étaient nécessaires à donner ici, au risque de diminuer un certain intérêt de surprise. Ils feront mieux comprendre quelle impression dut ressentir, en étudiant son défenseur de plus près, la pauvre petite Anglaise, au cœur inéveillé, à l'imagination sans analyse, qui le regardait nouer gaiement son mouchoir sur une blessure reçue pour elle.

– «Voilà!..», dit-il avec le rire d'enfant qu'il savait avoir et qui prenait plus de grâce encore sur sa bouche hardie, après qu'il venait de montrer une si intrépide audace. Il secoua sa main bandée et il

ajouta: «Dans huit jours, il n'y paraîtra plus...» Puis, regardant autour de lui: «Il faut que je retrouve mon cheval, si je veux pouvoir vous raccompagner... Bon. Il s'est arrêté à brouter l'herbe au bout de l'allée. Il n'a pas volé son nom: Galopin. Le temps de le rattraper, pour qu'il ne lui passe pas par la tête l'idée de vagabonder à sa fantaisie, je reviens vous mettre en selle... N'ayez pas peur, madame, je ne vous perdrai pas de vue...»

– «Mais, je n'ai pas peur, monsieur...», dit miss Campbell avec un peu de rougeur à ses joues. Les premières minutes de saisissement étaient passées et la fierté, qui faisait le trait dominant de son caractère, reparaisait, en même temps qu'une timidité, plus farouche encore que d'habitude. Elle se sentait agitée d'une émotion si étrange, si inusitée, qu'elle lui était physiquement douloureuse, et elle éprouvait un besoin presque sauvage: fuir la présence de celui qui lui donnait cette émotion. Elle détacha le Rhin, qui se laissa faire, non sans avoir allongé ses lèvres, dans un dernier mouvement de convoitise, vers une belle pousse toute nouvelle, qu'il se réservait pour un suprême régal. Elle se mit à rouler tellement quellement la courroie, cause indirecte de son étonnante aventure. Elle assura davantage les sangles demeurées intactes, en avançant de deux trous les arpillons. Ce travail achevé, elle approcha son cheval d'un tronc coupé, s'y appuya du pied, et sauta en selle lestement, non sans s'être assurée que le jeune homme ne la regardait pas. Elle le vit qui s'approchait prudemment de sa bête à lui; mais, à l'instant où il étendait la main pour saisir la bride, le cob fit une dérobade, trotta environ vingt-cinq mètres et se remit à brouter. Le jeune homme s'avança de nouveau, de ce même pas tranquille qui devait rassurer le cheval. Il n'était plus qu'à deux pas, et il allait lever son bras. Une nouvelle fuite du rusé animal mit vingt-cinq autres mètres entre eux. Maligny se retourna pour tenir sa promesse et se rendre compte qu'il restait à portée de la jeune fille. Il continuait de la prendre pour une jeune femme... Elle n'était plus à la place où il l'avait laissée... Il se demandait, non sans une certaine inquiétude, ce qu'elle était devenue, quand il entendit une voix pousser un petit cri d'appel, bien différent de celui dont la détresse l'avait fait accourir au galop. C'était Hilda qui, ayant coupé à travers bois, débouchait, montée sur le Rhin. Elle passa juste à côté du cheval échappé, et, avec son adresse d'écuyère professionnelle, accrocha, du manche recourbé de sa cravache, les rênes pendantes. L'animal, pris à l'improviste, essaya de se débattre une seconde! Tout de suite, un à-coup du mors, bien donné, lui fit sentir que sa résistance était inutile, et il suivit docilement la jeune fille qui le ramena vers son maître, en disant:

– «Il est tout penaud de s'être laissé prendre... Quand on est sur un autre cheval, ils ne se défient pas et on les rattrape toujours. Vous voyez qu'il ne se défend plus...» Comme Jules, à cause de sa main malade, avait un peu de mal à remonter: «Je vous le tiens», insista-t-elle, du ton dont elle eût parlé à une des élèves en équitation que son métier lui faisait, parfois, conduire au Bois. Et quand il eut, tant bien que mal, chaussé ses étriers et ajusté ses rênes, elle ajouta: «Il ne me reste, monsieur, qu'à vous remercier du fond du cœur... Sans vous, il est très probable que cet assassin m'aurait tuée...»

– «Et sans vous, madame, répondit le jeune homme, «il est très certain que je devrais rentrer à pied et peut-être aurais-je perdu ce mauvais drôle de Galopin... Mais,» continua-t-il avec la même grâce insinuante, «vous me permettrez de vous donner mon adresse, pour que vous disposiez de moi à votre gré comme témoin, si l'on arrête ce brigand, car on l'arrêtera, je l'espère... J'ai son signalement si net, ici.» Il montrait son front d'une main. De l'autre il avait tiré de la poche de son gilet un petit étui en argent où Hilda put voir, gravée, une couronne. Elle prit la carte mince qui portait simplement: *Le comte Jules de Maligny*, et au-dessous: 38, *rue de Monsieur*. Le jeune homme n'avait pas fait cette offre de témoignage ni offert sa carte au hasard. Il avait vu là une occasion trop tentante d'apprendre lui-même le nom de la jolie cavalière, sans paraître trop curieux, et il saisissait ce prétexte. Il venait, durant ces quelques instants, de la détailler tout entière du regard, avec la perspicacité d'un Parisien de vingt-cinq ans qui a trop vécu déjà dans les mauvais milieux pour se tromper sur la condition sociale d'une femme. Il n'avait pu classer celle-ci dans aucune catégorie distincte. Montant à cheval seule, au Bois, le matin, elle n'était pas une jeune fille... Était-elle une jeune femme un peu excentrique, qui s'amusait à se promener librement, sans écuyer? Sa prononciation la révélait étrangère. Mais l'extrême

sobriété de sa toilette et son air de réserve ne s'accordaient pas avec le rien d'effronterie que suppose un trop hardi dédain des convenances... Appartenait-elle au demi-monde? Ces mêmes façons ne rendaient pas cette hypothèse plus probable... Jules était, d'autre part, trop connaisseur des choses de *sport* pour ne pas avoir aussitôt observé que son inconnue montait parfaitement bien. C'était une énigme de plus, que ce talent équestre qui supposait l'habitude quasi quotidienne du plus coûteux des divertissements. Le désir de savoir à quoi s'en tenir, autant, pour le moins, que l'impression produite sur lui par la beauté de la jeune fille, le poussa donc à insister encore, – ruse bien simple, mais qui lui parut d'un effet infallible: «Oui,» reprit-il, «on l'arrêtera... C'est un exemple nécessaire. Il y a trop longtemps que l'on se plaint des rôdeurs et des rôdeuses à mine sinistre qui encombrant ces allées, autrefois si sûres... Mais on n'avait pas encore entendu dire qu'en 1902 l'on risquât d'être dévalisé et assassiné en plein Bois de Boulogne, à dix heures du matin, comme si l'on était en 1825 sur les routes de Naples ou de Sicile. Oui, il faut que la plainte soit déposée aussitôt. Il le faut, pour nous tous... Vous êtes encore trop émue, madame, pour ne pas désirer rentrer au plus vite. Si vous m'y autorisez, j'irai chez le commissaire de police le plus proche, à votre lieu et place... en votre nom.»

Hilda Campbell hésita une seconde. Elle comprit bien que son sauveur employait ce moyen détourné pour ne pas se séparer d'elle ainsi. Cette insistance, dont le but évident était contenu dans ces deux derniers mots: «*Votre nom,*» trahissait un intérêt commençant qui lui fit soudain chaud au cœur. Il eût été naturel qu'elle cédât aussitôt à cette impression. Tout au contraire, un irrésistible instinct de défense, le signe, chez la femme, le plus certain d'un début d'amour, la fit se dérober d'abord à l'inquisition déguisée du jeune homme et à son propre désir:

– «Je ne sais pas encore ce que je ferai...» répondit-elle. «Je dois réfléchir, consulter... J'ai votre adresse,» continua-t-elle. «Si je me décide à déposer une plainte, vous serez averti... Adieu, monsieur.»

Un nouveau remerciement lui vint aux lèvres, après ces phrases si sèches, si peu révélatrices de l'émotion qu'elle éprouvait déjà. Ce remerciement, elle ne le formula pas. Elle inclina sa tête en signe d'adieu, d'un mouvement où il y avait plus de raideur encore que de grâce. Et, pourtant, son cœur battait à se rompre sous son corsage, dont le col, rattaché par une épingle piquée en toute hâte, dénonçait encore, par son désordre, l'effroyable danger couru quelques minutes auparavant, et elle paraissait si ingrate envers celui qui l'en avait délivrée, au péril de sa propre vie, – comme un des chevaliers de ces romans de Scott, chers à sa mère: un *Ivanhoë* ou un *Noir-Fainéant*! Au bord de son chapeau, le débris de son voile mettait comme une frange. Les mèches de ses cheveux s'échappaient du chignon mal relevé. Sans doute, elle ne se souciait pas de provoquer, par son aspect seul, la curiosité des habitués du Bois, car, après avoir pris ce brusque congé, elle s'engagea, au galop de son cheval, dans une allée un peu détournée. Maligny regarda la fine silhouette disparaître au tournant de droite. C'était la direction de l'Hippodrome d'Auteuil. Le plan du Bois se dessina tout entier devant l'esprit de Jules. Par cette route, la jeune femme ne pouvait gagner que deux sorties: celle de la Muette ou de la Porte-Dauphine. Sans plus se préoccuper de la douleur, aiguë cependant, que lui infligeait la blessure de sa main, Maligny mit lui-même sa bête au grand galop.

Allait-il apercevoir à nouveau la robe alezane du cheval de la mystérieuse enfant? Il était bien décidé, dût-elle penser qu'il abusait de la situation, à la suivre cette fois, s'il la rencontrait... Elle devait avoir eu, de son côté, un pressentiment de cette poursuite, et son désir passionné d'éviter Maligny alternait sans doute, chez elle, avec un désir, non moins passionné, de le revoir. Il la reconnut, en effet, à la hauteur du lac supérieur, qui avait mis son cheval au pas, et elle regardait sans cesse derrière elle. A son tour, elle reconnut le jeune homme. Elle rougit si profondément, qu'à cette distance il put voir la pourpre du sang incendier ce délicat visage, dont il ne distinguait pas les traits. Cependant, elle ne changea pas aussitôt l'allure paisible qu'elle venait d'adopter. Visiblement, elle ne voulait pas sembler craindre l'approche du poursuivant, qui l'eut bientôt rejointe. Il la salua en la croisant et, l'ayant dépassée, se trouva singulièrement embarrassé. S'il revenait en arrière, il avait par trop l'air de l'épier. S'il poussait de l'avant, il la perdait tout à fait. Un seul procédé s'indiquait: obliquer vers la

Muette, toute voisine, surveiller la porte cinq minutes – c'était le temps qu'il fallait à la jeune femme pour y arriver au pas. – Ces cinq minutes écoulées, si elle n'avait pas paru, il gagnerait la Porte-Dauphine, en coupant au plus court de toute la vitesse de sa bête, et il attendrait là, de nouveau.

– «Mais qui peut-elle être?..» se disait-il en exécutant la première partie de ce programme, puis la seconde. «Voilà ce que c'est que de jouer trop cher et d'être emmené loin de Paris tout l'hiver, par une maman inquiète!..» Jules, en effet, avait dû, au mois d'octobre précédent, avouer de très grosses pertes au baccara. Sa mère avait mis, pour condition au règlement de cette dette, que son fils passerait l'hiver avec elle à *La Capite*, une grande terre qu'ils possédaient en Provence, à mi-chemin entre Hyères et Saint-Tropez. Mme de Maligny était veuve. Elle adorait son enfant unique, ce garçon généreux intelligent, charmant, qu'elle avait follement gâté, – on saura, tout à l'heure, pourquoi, – mais les légèretés de ce caractère l'inquiétaient, maintenant, jusqu'à la torture. Le sang des Maligny, de ces Parisiens à moitié Slaves, lui était connu par une triste expérience: son défunt mari l'avait à moitié ruinée. Elle avait donc imaginé ce moyen d'enlever Jules plusieurs mois aux tentations de Paris. Par la même occasion, elle surveillerait d'un peu plus près une exploitation d'où dépendait le meilleur de leurs revenus. Ils étaient rentrés rue de Monsieur, dans le vieil hôtel familial, depuis trois semaines, et le jeune homme, qui s'était parfaitement amusé dans cet exil rustique, – il s'amusait toujours, et de tout, et partout, – commençait, malgré de solennelles promesses, à respirer avec gourmandise les effluves retrouvés du boulevard et des Champs-Élysées. «Je ne connais plus,» continuait-il, «les nouvelles recrues du bataillon de Cythère, comme disent les journaux que lisent ces dames!.. C'en doit être une...» Est-il besoin de commenter cette formule, qui prouvait dans quelle variété le jeune homme classait définitivement la gracieuse enfant à laquelle il venait de rendre un si courageux service et si spontané? «Mais, alors, pourquoi ne m'a-t-elle pas donné son nom?.. Pourquoi?.. Son monsieur est peut-être jaloux... Peut-être ne veut-elle pas qu'il sache qu'elle est sortie ce matin, et seule... Dieu sait avec qui elle avait rendez-vous, quand elle a été attaquée par le chemineau!.. En tous cas, le monsieur, si monsieur il y a, fait rudement les choses. Il n'a pas lésiné sur le cheval. Quelle admirable bête, et comme cette petite s'y tenait!» Hilda était déjà *cette petite*! «C'est une Anglaise ou une Américaine. Il n'y a que ces femmes-là pour avoir cette souplesse et cette énergie. C'est égal, pour un joli début d'histoire, c'est un joli début... Et maman qui m'a ramené à Paris avec l'idée de me marier! Si elle savait!.. Il faudra expliquer les coupures de ma main. Bah! je trouverai. J'y penserai plus tard... Pour le moment, la grande affaire, c'est de ne pas manquer ma Dulcinée, puisque je joue les Don Quichotte, maintenant... Pourquoi diable a-t-elle paru si contrariée à l'idée de déposer une plainte?.. Elle veut consulter? Mais qui? Elle aura eu honte de mentionner un protecteur. C'est encore très anglo-saxon, cela... Bon! je la vois... Oui, c'est elle... Cette fois, je saurai qui elle est, ou je ne m'appelle plus Maligny...»

L'innocente et farouche écuyère arrivait, en effet, juste à ce moment où Jules portait sur elle, dans sa pensée, un jugement qui l'eût consternée, si elle avait pu en connaître les termes et les comprendre. Elle approchait de la Porte-Dauphine, en longeant le trottoir de droite, au lieu de suivre l'allée cavalière, à gauche, – toujours dans le même désir d'échapper aux interrogations des habitués des Poteaux, qui la connaissaient. Maligny, lui, se tenait dans cette allée. Il passait, entre eux deux, tant de voitures et tant d'automobiles, dans cette avenue, la plus fréquentée de Paris à onze heures du matin, au printemps, que miss Campbell ne vit pas son sauveur, déjà transformé, de par les tristes lois de la brutalité masculine, en un suborneur. Elle franchit la grille au trot allongé de son cheval, contourna la petite gare, toujours à droite, et longea le boulevard Flandrin, qui longe lui-même la voie du chemin de fer. Maligny, qui venait par derrière, put de nouveau constater son talent équestre, dans une bataille contre son cheval, qui s'effara, cette fois, au sifflement d'une locomotive. Le Rhin, tout à l'heure si paisible, se défendit, pendant deux minutes, avec la sauvagerie d'une bête trop récemment débarquée, qui se sent sur le chemin de son écurie. L'adroite fille en eut pourtant raison, et, comme si de rien n'eût été, elle poussa l'animal, redevenu sage, dans la rue du Général-Appert, dans celle de la Faisanderie, dans celle de Longchamp, toujours sans donner aucun signe qu'elle remarquât le

jeune homme, dont le cheval emboîtait le pas au sien, à trente mètres à peine. Il avait bien un peu de honte de son indiscrete chasse, mais le sort en était jeté. Il voulait savoir... Il la vit, enfin, qui tournait par la rue de Pomereu et qui s'engageait dans l'espace d'impasse sur l'entrée de laquelle une grande pancarte transversale portait écrits ces mots: *R. Campbell, horse dealer*. L'insulaire n'avait pas daigné les traduire. La pensée que sa «Dulcinée» – comme il l'avait appelée mentalement – pût être la fille de ce marchand de chevaux, – par hasard, il le connaissait seulement de nom, – ne traversa pas une seconde l'esprit de Jules. Il pensa qu'elle avait son cheval en pension là, et il attendit qu'elle sortît, en allant et venant au milieu des embarras de la rue de Longchamp, les yeux sans cesse fixés sur l'entrée de la rue de Pomereu. Cinq minutes, dix minutes, vingt minutes s'écoulèrent ainsi. La jeune fille ne reparaisait pas.

– «Elle se sera défilée,» se dit-il, «et défilée... Elle aura fait venir une voiture et sera partie par l'autre extrémité, celle qui donne sur la rue Mérimée...» Il venait de constater cette particularité. «N'importe. J'ai mon point de repère, maintenant... Avec un louis, un des garçons de l'écurie Campbell me donnera tous les tuyaux... Pour l'instant, allons nous faire panser la main. Elle commence à me faire très mal et mon poignet a enflé... Cette petite Anglaise est très jolie. Tout de même, je n'aimerais pas beaucoup à devenir manchot, fût-ce pour ses beaux yeux!...»

III

JULES DE MALIGNY

La blessure, ou, plutôt, les blessures dont le jeune homme plaisantait ainsi, n'avaient rien de très grave. Elle étaient, cependant, assez profondes pour qu'une fois rentré rue de Monsieur, il dût s'aliter, en proie à une telle fièvre, que le médecin parut redouter une menace de tétanos. Il lui avait bien fallu raconter à sa mère une portion de la vérité. Mais toujours persuadé qu'il avait eu affaire à une aventurière de la galanterie, il avait simplement parlé d'une promeneuse attaquée par un rôdeur, dans une allée perdue du Bois, sans mentionner ni la beauté de la jeune fille, ni son âge. Mme de Maligny n'avait pas eu de motif pour l'interroger sur des détails dont elle ne pouvait soupçonner l'importance. Son caractère se trouve avoir exercé une action si directe sur la suite de cette aventure, qu'avant de pousser plus loin ce récit, il est indispensable d'en donner un crayon, comme aussi de celui de son fils.

La mère de Jules était, au physique, une femme de plus de soixante ans, dont on devinait, à la voir, qu'elle avait été délicieusement jolie. La finesse de ses traits, la minceur de ses pieds et de ses mains, sa démarche et son port de tête suffisaient à dénoncer la Dame, même sans la grâce et la hauteur, tout ensemble, de ses façons. Si vous aviez passé un matin dans ces années-là, vers les sept heures, sur le trottoir de cette rue de Monsieur, une des plus tranquilles de ce tranquille quartier, vous n'eussiez jamais manqué de la rencontrer qui sortait de son hôtel. Depuis sa mort, une maison de rapport de huit étages a remplacé la vieille bâtisse entre cour et jardin, qui avait encore grand air, mais combien délabrée! Mme de Maligny allait ainsi à la chapelle des Bénédictines, tout près, entendre sa messe. Elle avait, si c'était l'hiver, une fourrure bien fatiguée, ses pieds aristocratiques étaient plébéïennement pris dans des socques de cuir épais. Si c'était l'été, son mantelet de soie noire – elle ne quittait jamais le deuil, depuis la mort de son mari – trahissait le travail d'une ouvrière prise à la journée, et son chapeau n'avait rien de commun avec les élégances de la rue de la Paix et de la place Vendôme. Pourtant, vous ne vous y seriez pas trompé une seconde: cette dévote aux bandeaux grisâtres, aux yeux bleus flétris par l'âge, au teint pâli par les jeûnes, qui trottinait seulette sur ce pavé, eût été parfaitement à sa place dans les carrosses du Roi, s'il y avait eu encore un «Château» – comme on disait sous la Restauration. Il est vrai qu'elle avait le droit de signer ses lettres, d'après la mode inaugurée par ses congénères du faubourg Saint-Germain, Nadailles-Maligny. – C'est leur façon de revendiquer leur noblesse d'origine, que d'accoler ainsi leur nom de jeune fille et leur nom de femme, et une impertinence tacite à l'égard de celles, parmi leurs cousines par alliance, qui ne sont pas *nées*. – Cette signature signifie que Mme de Maligny appartient à la grande maison des Nadailles, dont un des membres fut fait duc à brevet par Mazarin. Une telle distinction suffit pour classer historiquement une famille, en dépit de la boutade de Saint-Simon. «De ces ducs à brevet sans rang ni succession, le cardinal disait qu'il en ferait tant, qu'il serait honteux de ne pas l'être et de l'être... Les ducs non vérifiés n'ont ni fief, ni office, ni rien de réel dans l'Etat. Ils n'ont que les honneurs extérieurs et les marques des autres ducs, dont ils ne sont qu'une vide et futile écorce...» Il valait la peine de citer ces lignes, qui prouvent que l'on est toujours le vilain de quelqu'un. Saint-Simon daubait un duc de Nadailles, et il faisait lui-même, hausser les épaules à Louis XVI, qui se moquait de sa manie d'«étudier les rangs». Dédaigner en bas et être dédaigné en haut, c'est le triste lot de toutes les vanités. C'est aussi l'histoire de toute noblesse qui, n'étant pas une aristocratie sans cesse défaite et recrutée par l'embourgeoisement des cadets et l'accession, au contraire, des supériorités de la classe moyenne, s'immobilise et se fige dans cette attitude de mépris infligé et subi. Tous les malheurs passés et présents des hautes classes françaises dérivent de là. Cette philosophie paraîtra bien sérieuse, ainsi énoncée à propos d'une frivole anecdote de la vie parisienne d'il y a vingt ans. Mais les plus menus faits de la nature, s'ils sont regardés de près, peuvent servir, pour un observateur, à démontrer de grandes lois; et pourquoi refuserait-on, à l'historien des mœurs, le privilège d'appliquer la même méthode aux incidents qu'il raconte, en leur donnant leur pleine valeur par l'indication des causes?

A quoi bon d'ailleurs excuser une digression dont on va voir aussitôt qu'elle tient de la manière la plus directe à ces incidents?

Mme de Maligny, toute pieuse qu'elle fût, et toute bonne; avait, à un degré d'autant plus profond qu'il était plus inconscient, l'orgueil inefficace de sa caste. De là cette dangereuse éducation donnée à son fils, à laquelle il a été fait allusion déjà. A ses yeux, et quoique plus d'un demi-siècle se fût écoulé depuis 1830, un Nadailles ou un Maligny était un personnage à part, créé et mis au monde pour n'exercer aucun métier bourgeois, bien entendu, et pour n'occuper aucune fonction publique, en l'absence des maîtres légitimes. Elle eût admis – c'était sa concession suprême des émigrés à l'intérieur dont il reste aujourd'hui bien peu de représentants – que Jules entrât dans l'armée. Encore eût-elle éprouvé des scrupules de conscience, s'il avait fait carrière d'officier à l'idée qu'il devrait peut-être, quelque jour, rendre les honneurs militaires à tel ou tel ministre, à tel ou tel président. Cette inquiétude lui avait été épargnée, grâce à la foncière indolence du jeune homme, qui avait fait son service militaire pour s'en débarrasser, comme d'une corvée. Sorti de là, il avait trouvé infiniment agréable d'abriter son oisiveté derrière les principes sociaux de sa mère, laquelle avait, du moins, comme la plupart des gens de son type, – c'était leur honneur, – toutes les vertus de ses intransigeances monarchiques et religieuses. Les mœurs de cette vieille dame consistaient, depuis son veuvage, survenu quinze ans avant l'époque où se déroule ce petit drame, à se lever à six heures et demie, pour aller communier à sept. Elle rentrait, vaquait aux affaires de sa tenue de maison et à sa correspondance, qui comportait d'innombrables charités cachées, jusqu'à midi. Après le déjeuner, elle sortait à pied, quand il faisait beau. Si elle n'allait pas chez des pauvres ou bien à une séance d'Œuvre, elle avait toujours quelque visite à rendre dans cette petite province enclose entre les Invalides et Sainte-Clotilde, l'Abbaye-au-Bois et Saint-François-Xavier. Beaucoup parmi les familles qui habitent là portent, même à la date présente, des noms mêlés à la grande histoire du pays. Mais le vent des révolutions a soufflé trop fortement sur leurs arbres généalogiques. Ce ne sont plus que des débris, et de plus en plus rares. Combien des appartements où Mme de Maligny allait ainsi «cousiner» sont fermés ou loués à des Américains dégoûtés des palaces et qui recherchent les vieilles demeures! C'est pour les moderniser au dedans en conservant au dehors la vieille coquille. Les intérieurs fréquentés par Mme de Maligny offraient, eux, un contraste saisissant avec les souvenirs de Versailles qu'évoquaient les noms de leurs propriétaires. L'extraordinaire simplicité qui caractérisait, jadis, la vraie vie française, en dehors de la cour, y était reconnaissable à mille petits signes: rideaux d'un damas qui n'avait jamais été renouvelé, escalier sans ascenseur et dont la cage n'avait pas été recrépée depuis des années, vastes salons sans calorifère, plafonds fendillés, tentures fanées que retenaient des baguettes dédorées. Seulement les portraits pendus sur les murs représentaient les réels ancêtres des hommes et des femmes qui causaient parmi ces meubles défraîchis. Eux-mêmes, ces hommes et ces femmes, avaient, le plus souvent, des allures campagnardes, passant, comme ils faisaient, huit mois sur douze dans leurs terres, par économie. Mais ces terres leur venaient d'héritages. Ils les tenaient de possesseurs qui s'appelaient comme eux. Ce monde où toutes les personnes se connaissaient depuis toujours, quand elles n'étaient pas du même sang, était, par essence, celui des habitudes étroites, des routines indéfectibles. Il faut, hélas! pour demeurer exact, mettre au passé tous ces traits de mœurs, restes eux-mêmes d'un passé, presque aboli, dans ce dernier quart de siècle, tant l'évolution sociale se fait rapide. Jamais Mme de Maligny ne manquait, où qu'elle fût, de se lever, au coup de trois heures, pour regagner, soit à pied, soit en fiacre, la chère chapelle des Bénédictines, où elle assistait au salut. Elle rentrait, pour recevoir d'autres cousins et cousines, vers les cinq heures, dîner à sept et se coucher à neuf, avec une régularité digne des nonnes cloîtrées qui, tous les matins, entonnaient, pour sa délectation, derrière leur grille, avant la messe, l'admirable phrase de plain-chant: «*Asperges vie hyssopo, Domine, et mundabor...*» (Vous m'aspergerez avec l'hysope, Seigneur, et je serai purifié.)

Qu'a-t-il eu, le Seigneur, quand elle a paru devant lui, à purifier, avec la mystique hysope, dans l'âme pieuse de cette douairière, qui ressemblait, trait pour trait, à une de ses aïeules du dix-huitième siècle, une très peu recommandable chanoinesse de Nadailles, dont le pastel, par Latour, était la

merveille de sa chambre à coucher? – Et ce sosie d'une illustre pécheresse était une sainte! Mais sa sainteté s'accompagnait de l'idée fausse que j'indiquais tout à l'heure, et cet alliage d'erreur avait suffi pour qu'elle eût dépensé le plus passionné dévouement maternel à détestablement élever son fils.

En cela encore, Mme de Maligny était bien un type du tour d'esprit particulier aux femmes de sa classe, et qui devient si dangereux quand il s'agit des hommes qui leur touchent de près. Cette demi-recluse, qui ne dînait pas en ville cinq fois par an, n'avait jamais rêvé, pour Jules, que des succès de société. Elle n'avait rien tant surveillé, chez lui, que les manières. A sept ans, – il faut dire qu'en ce temps-là, son père vivait encore et que l'hôtel de la rue de Monsieur, déjà bien délabré à cause des folies d'argent du maître du logis, s'ouvrait volontiers, pour des réceptions, – le petit garçon était dressé à l'art d'entrer dans un salon et d'en sortir, de baiser la main aux dames et de saluer avec grâce. En revanche, il avait eu toutes les peines du monde à passer son baccalauréat, n'ayant jamais reçu de leçons qu'à domicile et d'un vieil ecclésiastique qui avait l'ordre de ne pas le fatiguer de travail. Par contre, il avait été soigneusement entraîné à tous les exercices qui constituaient, autrefois, l'éducation d'un gentilhomme. C'était un remarquable danseur, un escrimeur excellent, un cavalier accompli. Pour réparer, à force d'économies, les coupes sombres exécutées dans la fortune familiale, par feu Edgar de Maligny, son époux de regrettable mémoire, la mère trouvait tout simple de n'avoir plus sa voiture. Jules, on l'a vu, possédait, dans *Galopin*, une des plus jolies bêtes de selle dont pût rêver un beau garçon, habillé chez les meilleurs tailleurs, et qui avait son couvert mis dans les maisons les plus recherchées de Paris. Ce faisant, il réalisait l'Idéal que la très vertueuse, mais très déraisonnable douairière s'était formé d'une existence de jeune seigneur. Depuis qu'elle avait commencé de respirer, toutes les conversations entendues par Mme de Maligny, toutes les anecdotes auxquelles elle s'était intéressée, tous les rappels de figures familiales dont sa mémoire était peuplée, avaient conspiré à cette conception d'ancien régime. Elle ne s'était jamais douté, dans cet aveuglement, que ces brillantes supériorités de salon sont, neuf fois sur dix, la perte assurée de ceux qui les possèdent. Elles comportent, avec elles, le goût, la nécessité plutôt, du luxe et de ses coûteux raffinements. Il vient un jour où le grand seigneur le plus justement fier de son blason le vend pour avoir l'argent, non pas même de ses plaisirs, mais de sa représentation. Ces mêmes supériorités de salon supposent des succès de galanterie, et le jeune homme qui les a une fois goûtés a trop d'occasions de les multiplier pour ne pas s'y dépraver vite le cœur. Elles impliquent une frivolité d'habitudes qui ne laisse pas la moindre place à la réflexion sérieuse, et tel héritier d'un titre illustre, dont l'intelligence eût été capable de talent, s'éparpille en papotages dignes des caillettes qui les provoquent et y répondent. Puis, la mère, qui a été une grande chrétienne dans son coin et pour son compte, s'étonne avec désespoir, lorsque le monde pour lequel elle a dressé son fils lui renvoie un échantillon accompli de ses vénéralités et de ses égoïsmes, de ses cynismes et de ses dissipations.

Cette histoire, moins commune à présent que ces éducations aristocratiques se font de plus en plus rares, était, ou allait être, celle de Jules de Maligny, quand le hasard d'une rencontre romanesque mit Hilda Campbell sur son chemin. C'est assez dire que la jeune fille ne devait pas marquer ce jour d'avril d'un caillou blanc, comme disaient joliment les poètes anciens. Déjà, ce goût de la vie élégante, imprudemment caressé chez son fils par la douairière, avait porté ses premiers fruits, puisque le jeune comte s'était vu obligé de déclarer cette grosse ardoise au Cercle – imitons son langage – qui avait déterminé l'exil en Provence. Mais Jules était, malheureusement pour le repos de Hilda, tout autre chose qu'un simple mauvais sujet. Un trait singulier de sa nature le rendait plus dangereux que n'eût été la précoce corruption d'un viveur élégant de vingt-cinq ans. Cette goutte de sang slave, qui donnait à sa physionomie cette langueur, tour à tour, et cette mobilité entraînante, faisait de lui un personnage également déconcertant, et dans le Paris archaïque où il avait grandi, et dans le Paris ultra-moderne où il évoluait, de par l'enchaînement de ses relations. Sa mère n'avait pas calculé non plus qu'un garçon, très à la mode dans un petit cercle, ne tarde pas à l'être dans beaucoup d'autres. Autant dire qu'il finit par fréquenter des sociétés très mélangées. Des petits bals blancs donnés dans les solennelles nécropoles de la rue de Varenne et de la rue Saint-Guillaume, Jules avait passé,

presque insensiblement, aux fêtes somptueuses auxquelles excellent les membres du Faubourg qui ont franchi la Seine et ont hôtel de l'autre côté de l'eau. La colonie étrangère l'avait ensuite accueilli. Les camarades qu'il avait su se faire dans ces milieux plutôt corrects l'avaient entraîné dans d'autres, qui l'étaient moins ou qui ne l'étaient pas du tout. A ceux-ci comme à ceux-là, il s'était prêté avec cet étrange pouvoir d'adaptation, – le charme et le danger de l'âme polonaise ou russe. On dit volontiers, de ces séduisants et décevants Protées, qu'ils sont des comédiens. Il faudrait ajouter: de bonne foi, et un comédien de bonne foi est-il un fourbe? Il ne vous trompe pas en pensant comme vous aujourd'hui et le contraire demain. Il a des sincérités successives. A trente-cinq ans, il rendra compte des sautes subites de ses impressions: il en jouera et il vous jouera. A vingt-cinq, l'enivrement de la vie est trop fort pour permettre ces calculs. Jules de Maligny, – pour prendre comme exemple ce rejeton, transplanté en France par les caprices de l'atavisme, des Lodzia de Lublin et des Gorka de Cracovie, – Jules de Maligny donc, n'avait jamais fait la connaissance d'un ami nouveau sans être persuadé qu'il avait rencontré le compagnon unique, le frère d'élection avec lequel réaliser les mythes immortels d'Achille et de Patrocle, de Nisus et d'Euryale! Le lendemain, il soupait à côté d'un autre, qui lui faisait oublier le premier. Il n'avait jamais courtoisé une femme sans croire qu'il était dans la Grande Passion – avec deux majuscules – et que son goût d'une semaine, quelquefois, d'une heure, était un amour de toujours. La sensation présente le prenait tout entier. Quand il était avec sa mère, comme cet hiver, dans la solitude du domaine de *La Capite*, les idées les plus surannées de la douairière devenaient les siennes. Il ne rêvait plus qu'existence réglée, amortissement des dettes laissées par le père, grâce à un prudent ménagement des revenus actuels, dégrèvement des hypothèques qui pesaient et sur *La Capite* et sur l'hôtel de la rue de Monsieur, retour à la terre familiale et à la tradition. Et l'on a pu voir dans quel trouble l'avait jeté la svelte silhouette de la jeune Anglaise rencontrée au Bois. Les circonstances de cette rencontre étaient bien faites, avouons-le, pour parler à une imagination qui ne demandait qu'à trotter, – comme le charmant cheval alezan brûlé, ce Rhin, complice innocent d'un funeste sort, dont les rapides jambes avaient si gaiement emporté la pauvre Hilda Campbell vers l'allée déserte où elle avait été attaquée par un malfaiteur, – moins beaucoup moins périlleux, pour elle, que l'étourdi au cœur changeant qui l'avait sauvée.

Le trouble de ce premier «emballement» – cette vulgaire métaphore chevaline est, ici, trop justifiée – s'accrut encore dans la solitude presque complète à laquelle Jules se trouva condamné pendant plus d'une semaine. Même les ignorants savent que la conformation anatomique de la main rend les plaies de cette partie du corps, fussent-elles très légères, particulièrement susceptibles de complication. Le docteur redoutait cette abominable misère, qui s'appelle, dans le sinistre et mystérieux jargon médical, un «phlegmon sous-aponévrotique». Il avait à peu près condamné la porte de son patient. En proie à ce petit état fébrile qui favorise si étrangement les hallucinations du souvenir, Maligny revoyait sans cesse, comme en une série d'instantanés, empreints dans sa mémoire, les divers épisodes de son aventure: la lutte de la jeune fille avec le chemineau, sa grâce à se relever, son apparition à cheval quand elle était venue lui ramener Galopin, son départ aux grandes allures de sa bête, et le reste, – jusqu'à la rentrée dans l'écurie du marchand de chevaux. Il se reprochait à lui-même d'avoir manqué là de présence d'esprit. Pourquoi n'avoir pas suivi l'inconnue dans la maison Campbell, en exigeant d'elle son nom, sous le prétexte de porter plainte lui-même? Il en avait le droit, puisqu'il avait été blessé. Elle n'aurait pas pu lui refuser son témoignage... Enfin, il avait laissé perdre cette occasion. Il s'arrangerait pour en provoquer d'autres. Mais qui était-elle? Un détail, d'un ordre très minime, et très énigmatique, achevait de piquer sa curiosité, au cours de ces rêveries. Dès le soir du jour où il était rentré rue de Monsieur, avec sa main blessée et bandée, quelqu'un était venu demander de ses nouvelles qui avait repassé le lendemain, puis chaque matin. Ce visiteur assidu n'avait pas donné son nom. Le concierge l'avait décrit en des termes fantastiques et qui avaient encore aiguillonné l'imagination du malade:

– «Un monsieur ou un homme?.. Je ne sais pas, monsieur le comte. Un Anglais toujours, et, avec les Anglais, allez donc vous y reconnaître!.. Il y a des milords qui vous ont des binettes de

jockeys et des jockeys qui vous ont des airs de milords... Celui-là vient sur un cheval, jamais le même, qui vous fait une piaffe dans la rue! Les pavés en jettent du feu... Il ne m'ôterait seulement pas sa casquette pour demander des nouvelles de monsieur le comte... Je les lui donne. Ah! il n'est pas causant. Il repart... C'est heureux qu'il sache monter comme il monte. S'il tombait, il se casserait pour sûr quelque membre. Il n'est pas rembourré, le gaillard. C'est long comme un jour sans pain et tout cuir, tout os... Il a dû aller chez les cannibales, monsieur le comte. Il a au front une cicatrice qui lui fait le tour de la tête. On dirait qu'ils ont voulu l'entamer, et puis, ils y auront ébréché leurs couteaux et leurs dents... Et ils l'ont laissé!..»

On aura reconnu, à ce portrait, la maigre et falote figure du neveu de Bob Campbell, du dévoué John Corbin. N'étant pas initié aux arcanes d'*Epsom lodge*, comment Jules aurait-il deviné que ce messenger équestre était le propre cousin de Hilda? Il comprenait, pourtant, une chose: le taciturne visiteur prenait de ses nouvelles de la part de son inconnue. Le jeune homme en concluait, avec une fatuité, trop justifiée par de nombreux succès: s'il pensait beaucoup à elle, l'inconnue de son côté pensait beaucoup à lui. Cette certitude suffisait pour lui faire désirer avec passion un *exeat* que le sage médecin de la famille, le docteur Graux, ne lui donnait pas assez vite à son gré.

– «Avez-vous envie que je vous coupe la main?», répondait-il au jeune homme, en lui posant des sangsues, puis en lui enveloppant les doigts de cataplasmes. «Confessez-vous. C'est la petite dame du Bois qui vous donne cette fringale de sortie. Vous voudriez déjà être allé chez elle vous faire payer les intérêts de votre dévouement?»

– «Y ai-je droit, répondez oui ou non...?», disait Jules. Comme on voit, il n'avait pas observé, avec tout le monde, la discrétion qu'il continuait de garder avec sa mère. Le goût de la confiance lui était aussi naturel que celui de la séduction. Il n'y avait pas moyen de lui en vouloir d'un égotisme qui, chez un autre, eût été de la vanité. C'était, chez lui, la recherche spontanée de la sympathie, dans la signification originelle de ce mot: *sentir avec*, et il poursuivait: «Imaginez-vous, docteur, que je continue à ne pas savoir son nom. Mais je serai bien vite renseigné. Elle envoie, tous les jours, prendre de mes nouvelles, sans jamais un mot d'écrit, par un Anglais, un de ses compatriotes, sans doute... François, qui s'y connaît, croit que c'est un lord, tout simplement... Je suppose que c'est un monsieur à qui elle n'aura pas raconté que j'ai vingt-cinq ans et qui sera fièrement étonné quand je lui dirai: *How do you do?*..»

– «Hé bien! vous pourrez aller demain rendre visite à votre milord et sa milady de la main gauche, qui a bien failli vous coûter la main droite,» dit enfin l'homme de l'art à Jules, au terme d'une de ses visites, après avoir emmaillotté la main cicatrisée, pour la dernière fois, par excès de précaution. «Mais,» et sa voix se fit sérieuse, «souvenez-vous que vous avez reçu un avertissement...» On imagine bien que Mme de Maligny n'avait pas pris pour médecin un libre penseur. «Oui,» insista-t-il, «à votre place, je me défierais d'une relation commencée ainsi. J'ai toujours observé, dans ma vie à moi, que j'avais eu tort de passer outre quand les débuts de mes rapports avec quelqu'un étaient marqués par une première difficulté...»

– «Vous n'allez pas me dire que vous croyez aux augures?» dit le jeune homme en riant.

– «Je crois qu'il y a plus de choses dans le monde, que n'en connaît notre philosophie, comme un Shakespeare l'a écrit, ce qui signifie, pour moi, qu'il y a de l'occulte dans notre existence... Avec mes idées, j'explique cet occulte par la Providence. Appelez-la le Sort... Le fait reste le même...»

– «Ce brave docteur Graux a cru m'impressionner avec son avertissement...», songeait Maligny en se dirigeant, une heure après cette conversation, – on voit qu'il n'avait pas perdu de temps, – du côté de la rue de Pomereu, de son pied léger, et de nouveau par une claire, une gaie matinée d'avril, mais d'un avril plus avancé. Il avait pris par le boulevard des Invalides, pour gagner, de là, l'Esplanade, traverser la Seine et monter la pente de l'avenue du Trocadéro. Il y a des arbres tout le long de ce parcours. Ils sont bien grêles et bien maigres, n'ayant ni terroir vraiment riche où nourrir leurs racines, ni vitale atmosphère où épanouir leurs branches. Pourtant, la première sève du printemps courait sous leurs chétives écorces. Elle éclatait en frais bourgeons, qui mettaient, sur ces ramures,

un papillotage de petites feuilles vertes frissonnantes au vent. L'or du dôme des Invalides prenait des teintes douces dans l'air bleu. Le jeune homme aspirait cette belle matinée en ouvrant, à la brise grisante, ses poumons de vingt-cinq ans. Il éprouvait cette allégresse du chasseur qui se prépare à battre un fourré de broussailles. Il haussait les épaules à l'idée du médecin et de son conseil: «Quand un savant se mêle d'être aussi un dévot,» se disait-il, «il devient un peu fou.» Graux, en effet, ne se contentait pas d'être catholique pratiquant, il appartenait – ceci soit dit pour expliquer le singulier discours tenu par lui à son malade, – à cette école dont une célèbre lettre du professeur Charles Richet au docteur Dariex, sur les phénomènes psychiques, a formulé le programme: «Faire passer certains phénomènes, mystérieux, insaisissables, dans le cadre des sciences positives.» Notons en passant cet autre phénomène non moins mystérieux: – beaucoup de ces médecins, qui ont exploré ainsi, avec des méthodes expérimentales, les étranges domaines du somnambulisme et de la double vue, de la lecture de pensée et des pressentiments, des dédoublements de personnalité et de la communication avec les morts, aboutissent à des conclusions d'un mysticisme complètement opposé à leur point de départ! La même aventure est arrivée au premier psychologue d'Amérique, M. William James, et au regretté *fellow* de Cambridge, M. Frédéric Myers. Concluons-en que le mot de Shakespeare, de cet admirable visionnaire des réalités profondes de l'âme, est strictement vrai. – Comme on le devine, Jules de Maligny ne s'était jamais donné la peine de pousser dans ce sens ses réflexions. Mais son hérité slave se manifestait aussi par un goût pour l'extraordinaire. Il avait pris part, avec M. Graux, à plusieurs séances avec des *médiums*, et son tour d'esprit était assez voisin de la superstition pour que cette phrase de funeste présage, énoncée par le médecin, le poursuivit dans ces tout premiers instants. «Oui, il est un peu fou...» se répétait-il donc. «Et il m'a impressionné! Voilà ce que c'est que d'être resté si longtemps à la maison et de m'y être anémié... Mais c'est comme au jeu; quand il y a, au tableau, quelqu'un qui porte la guigne, je perds toujours. On n'est pas influençable comme cela!.. Si le vieux Maligny avait été aussi pusillanime quand il fonçait sur l'artillerie du comte de Mesgue, aux cris de: *France! France! Charge! Charge! Vieilleville!* il n'aurait pas pris ces canons...» Jules contournait les fossés des Invalides, en ce moment, et regardait les couleuvrines armoriées qui allongent leur cou de bronze au-dessus du parapet. Trois d'entre ces antiques joujoux de guerre passent, à tort ou à raison, chez les Maligny, pour avoir été enlevés sur les Espagnols par le plus connu de leurs ancêtres, dans ce combat si pittoresquement raconté par Carloix, où les troupes françaises sont décrites marchant devant Metz «toujours en bon ordre, à la lueur de lune qui les esclairoit en ciel fort *espare*.¹

Quand Jules était tout petit, son père l'avait souvent amené là, pour lui montrer ces soi-disant trophées de la bravoure de leur lignée. En sa qualité de descendant d'une noble race, jeté, par la destinée, hors des traditions militaires, la seule qu'il eût su maintenir, le jeune homme transposait étrangement la leçon d'audace donnée par ces reliques. «Passe avant, Maligny!», se disait-il, «et ne pensons qu'à vaincre... L'amour, c'est une guerre. Nous allons en reconnaissance et nous hésitons! Monsieur Jules de Maligny, vous allez vous donner votre parole de savoir qui est votre inconnue, aujourd'hui même, – et vous la tiendrez...»

C'est dans ces dispositions d'enquête immédiate et vivement poussée que ce frivole héritier d'un grand nom débouchait de la rue de Longchamp. Tout à coup, au tournant de celle de Pomereu, où il avait vu disparaître la *milady* du *milord*, – comme disait le docteur Graux, en bon Gallo-Romain rebelle à toute connaissance exacte du parler anglais, – un tableau très inattendu l'immobilisa de surprise. Un groupe se tenait devant la porte de l'établissement dont l'enseigne portait toujours le sacramental: *R. Campbell, horse dealer*. Quatre personnes le composaient. Un gros homme court d'abord, aux favoris coupés à la hauteur des ailes du nez, flegmatique et grave dans un complet d'une de ces laines aux couleurs brouillées où les Écossais retrouvent toutes les nuances, à la fois vives et fondues, de leurs *moors*: – le brun du sol, le vert du feuillage de la bruyère, le rose de ses bouquets, le gris de la pierre affleurante. A côté de Bob Campbell, son neveu, l'homme au front scalpé et aux

¹ *Mémoires de Vieilleville*, livre VI, chap. xxv: *espare*, vieux mot pour dire *net*.

interminables jambes, l'osseux et jaune Jack Corbin, tenait un fouet qu'il se préparait à faire claquer. Un monsieur et une dame, mis avec la correction un peu cherchée de deux Parisiens de haute vie, restaient debout sur la margelle du trottoir. Les uns et les autres suivaient les évolutions d'un grand cheval cap de maure, que manœuvrait, dans l'étroite rue, une jeune femme, ferme sur sa selle, le front barré d'une raie volontaire, les yeux attentifs aux mouvements des oreilles de la bête, la bouche serrée dans un pli d'intense résolution. C'était Hilda. Elle présentait à des acheteurs un animal importé de la veille et que l'audacieuse enfant ne connaissait pas. Ces gens avaient remarqué, dans l'écurie, la belle robe gris-ardoise de cet Irlandais d'un galbe très pur. Il s'agissait, pour le gros Bob, de trois mille francs à gagner du coup, sans frais. La bête lui en coûtait, rendue chez lui, deux mille et il en demandait cinq. Il avait dit à Corbin, – car c'était la dame qui voulait le cheval pour son usage: – «Jack, mettez-lui une selle de femme...», et à sa fille: – «Montez-le, Hilda...» Et la jeune fille était là, qui calmait l'animal, étonné. Avait-il jamais senti une jupe frôler son flanc? A le voir se grandir chaque fois que l'écuyère le touchait de la jambe, il semblait bien que non. Pourtant, après quelques essais de révolte, il s'était mis à trotter d'une manière à peu près réglée, la tête haute, frémissant, la narine crispée, mais dompté par la légère et juste pression du filet... Tout d'un coup, et au moment où Hilda, après l'avoir fait tourner sur lui-même, puis reculer, comme au manège, le mettait au galop doucement, elle aperçut, debout à l'autre extrémité de la rue, Jules de Maligny qui la regardait. Son saisissement fut tel qu'un flot de sang lui monta au visage et qu'une contraction lui secoua le bras. Le cheval sentit, dans sa bouche, le contre-coup meurtrissant de ce choc nerveux. Il secoua sa tête noire et se détendit en deux sauts de mouton pour se débarrasser de celle qui venait de lui faire ce mal. Mais Hilda avait déjà repris son sang-froid et la présentation de l'animal continua sans qu'aucun accident eût gâté le charmant spectacle de tant de grâce unie à tant de courage. Le cheval et son écuyère disparurent derrière la porte de l'écurie Campbell, et les quatre spectateurs de cette dangereuse expérience, si heureusement finie, suivirent à leur tour.

– «Elle veut acheter une nouvelle bête?..», s'était dit Maligny. «Et quelle bête! Le *milord* est plus généreux encore que je ne croyais... Mais pourquoi ne fait-il pas essayer par un professionnel les chevaux qu'il donne à sa petite amie? Celui-là ne savait rien de rien, et *cabochard*, avec cela? J'ai bien cru qu'il la déposait... Décidément, elle monte comme une centauresse...» Et riant à sa propre pensée: «Ce qui est bien, entre parenthèses, la plus sottise des comparaisons, car c'est justement la chose qu'un personnage, mâle ou femelle, de l'espèce centaure ne peut pas faire, de monter à cheval. Il en est un lui-même...» Puis, résolu: «Vous ne me sèmerez pas une seconde fois, belle dame, puisque, en dépit des augures du morticole Graux, notre seconde entrevue paraît devoir marcher si bien...» Songeur: «Mais, a-t-elle rougi de me reconnaître! A-t-elle rougi!.. Ça bichera, pourvu que je suive la méthode de l'ancêtre: *France! France! En avant! Vieilleville!*... Fichtre! Elle en vaut la peine. Est-elle jolie! Lequel de ces trois hommes était le *milord*? Le gros devait être le marchand. Le maigre, l'écuyer de la maison. Reste l'autre, qui n'avait pas l'air d'un Anglais... Et la dame?.. Ce sera une camarade. D'ailleurs, qui m'a dit que le monsieur de cette petite est un Anglais? L'individu qui venait prendre de mes nouvelles, de sa part, ne pourrait-il pas être un *groom*, tout comme ce grand faraud avec son fouet?..»

Sur ce monologue, aussi peu perspicace qu'il était peu édifiant, l'aimable étourdi pénétrait dans la cour, pavée, sablée et entourée de box, au centre de laquelle le marché se continuait. Bob Campbell et sa fille semblaient n'y prendre aucune part. Celle-ci flattait de la main, distraitemment, l'encolure du cheval cap de maure, dont Corbin faisait, maintenant, les honneurs. Il ouvrait de force la bouche de la bête, écartait la langue et montrait les dents, signe de l'âge. – Il lui relevait les jambes de devant l'une après l'autre pour constater la qualité de la corne et l'état des soles. On entendait les phrases classiques, gutturalement jetées par l'Anglais: – «Sain et net... Pas de seimes. Pas de bleimes. Pas de mollettes.» Le monsieur et la dame assistaient à cette démonstration de l'excellence de la bête avec cette attention de demi-connaisseurs qui fait, d'une vente et d'un achat de cette sorte, un aussi sérieux et aussi comique débat qu'un entretien entre deux diplomates dont l'un garde en poche, à

l'insu de l'autre, un télégramme réglant la question en litige... L'arrivée de Maligny fut un coup de théâtre qui interrompit soudain le brocantage. Hilda Campbell le vit la première. Sa distraction était grande, depuis qu'elle avait remis pied à terre, et ses beaux yeux bleus ne quittaient guère la porte grande ouverte. Le jeune homme resterait-il à l'attendre dans la rue? Se déciderait-il à passer sur le seuil?... C'était lui!.. De nouveau, l'émotion de la pauvre enfant fut si forte que l'ondée de son sang pur colora ses joues minces d'une pourpre brûlante. Ses doigts se crispèrent autour de sa cravache. Oui, qu'elle était jolie ainsi, debout, sa taille fine serrée dans le corsage de son amazone gris de fer! La jupe, taillée en deux morceaux séparés, à la plus récente mode d'alors, affinait encore l'élégante sveltesse de sa silhouette. Les pans relevés, pour lui permettre de marcher, laissaient voir ses fines bottes en cuir jaune dont la gauche portait un éperon. Ses cheveux, que Maligny n'avait vus qu'ébouriffés par le désordre de la lutte avec le chemineau, serraient, maintenant, leurs nattes fauves sous le chapeau rond. La netteté de cette toilette, si sobre et si professionnelle, frappa aussitôt le visiteur d'un étonnement que l'attitude de la jeune fille augmenta encore. On se souvient qu'il l'avait quittée farouche et presque irritée de sa poursuite. Peut-être, si la blessure de sa main ne l'avait pas arrêté d'abord dans son entreprise, l'aurait-il en revenant rue de Pomereu l'après-midi ou le lendemain de leur aventure, retrouvée tendue dans la même sauvage humeur. Dix jours avaient passé, durant lesquels l'emprisonnement de Jules à la chambre et sa totale ignorance du nom de son inconnue l'avaient plus servi que n'eût fait la plus savante manœuvre de rouerie. Hilda s'était habituée à penser à lui sans se défendre contre les images attirantes que lui représentait sa mémoire émue: des yeux câlins, une pâleur patricienne, un sourire fin sous le voile léger de la moustache, une fière tournure de hardi cavalier – et cette blessure reçue pour elle! La virginale enfant s'était apprivoisée sans le savoir, suspendue au bulletin de santé dont le brave Corbin s'instituait le rapporteur quotidien.

De tout ce travail, accompli dans ce cœur si jeune, par l'admiration, la reconnaissance, la curiosité, le besoin d'aimer aussi et la naturelle ardeur de la passion naissante, Maligny eut, tout de suite, une trop évidente preuve. Il put voir, à mesure qu'il s'avançait, un sourire de surprise heureuse éclairer ce ravissant visage, teinté de rose, la tête blonde de la jeune fille se tourner vers le gros homme, debout près d'elle, en même temps que sa gracieuse bouche, aux lèvres comme ourlées, prononçait quelques mots. Une joie pareille, quoique plus flegmatique, éclata sur le masque sanguin du gros Bob. Cette même joie rayonna dans la falote physionomie du grand et long Jack, lequel laissa retomber le pied de son Irlandais, – au risque de faire manquer cette vente à son oncle. L'acheteur et l'acheteuse demeurèrent décontenancés, une seconde, par ce changement à vue auquel il leur était impossible de rien comprendre, – moins, cependant, que le jeune homme, lorsque Campbell s'avança vers lui. Et lui prenant la main gauche, – la droite était toujours bandée, – le digne marchand de chevaux la serra vigoureusement en lui disant la phrase que Jules avait prévue, mais sur un ton et avec une adjonction qu'il n'attendait certes pas:

– «*How do you do*, monsieur de Maligny? Très heureux de faire votre *acquaintance*...»

C'était une concession de l'insulaire aux naturels du pays qu'il daignait coloniser, que cet effort pour traduire le britannique: *to make your acquaintance*. Bob avait beau être un maquignon, très honnête, c'était un maquignon. Il avait pris l'habitude, ayant remarqué qu'un acheteur qui sourit est un acheteur un peu désarmé, d'exagérer ses fautes de français. L'habitude lui en restait, même dans les circonstances où il n'avait aucun intérêt à jouer l'*Inglisch* de café-concert.

– «Oui», insista-t-il, «je sais que, sans vous, ma pauvre Hilda était, – comment dites-vous cela? —*meurdérée*.» (Autre insularité. Il traduisait *murdered* à sa façon.) Nous n'avons point porté plainte, parce que nous savons qu'en France vous n'avez pas de juges. Vous ne les payez pas assez *haut*.» (Ici, insularité double: *haut* pour cher, pur anglicisme, et une impertinence à l'égard des continentaux.) «Chez vous, nous nous faisons justice nous-mêmes, nous autres, Anglais, quand nous pouvons!..» (Une mimique de boxeur commenta cet aphorisme.) «Et, quand nous ne pouvons pas, nous nous rappelons que Christ s'est réservé la vengeance.» (Dernière insularité: un rappel de la Bible

et de saint Paul à propos d'une vulgaire histoire de maraudeur.) «Monsieur de Maligny, permettez-moi de vous *introduire* mon neveu, M. John Corbin.»

– «Très heureux, monsieur...» Ces trois mots, accompagnés d'un serrement de main à décrocher le bras valide de Jules, firent tout le discours du cousin de Hilda. Mais à voir l'expression de son regard de bonne bête reconnaissante dans sa longue face chevaline, comment douter que le digne écuyer ne fût aussi ému que son oncle? Il y avait chez ce garçon rude et solitaire, qui avait passé son existence à surveiller le mesurage de l'avoine dans les mangeoires et à secouer les litières pour savoir si les animaux avaient besoin de sulfate de soude ou de graine de lin, un extraordinaire pouvoir de romanesque. C'était lui, le pauvre demi-valet d'écurie, et non le jeune gentilhomme déjà gâté, qui aimait vraiment Hilda, – comme l'ingénieur Hidalgo, auquel il ressemblait physiquement, aimait la Dame du Toboso, – d'un culte absolument, passionnément désintéressé. Il n'avait jamais rêvé, même une heure, que sa secrète ferveur pour son exquise cousine pût être, non point partagée, mais comprise. Du moins elle n'avait, jusqu'ici, aimé personne. Il le savait et, pour cet amoureux caché, quelle douceur que cette certitude! Il savait également qu'elle aimerait un jour. Cela, Jack était prêt à l'accepter, pourvu que le rival préféré ne prît pas ombrage des menus soins dont il entourait la jeune fille. Au premier moment, la charmante tournure de celui auquel miss Campbell devait la vie n'excita donc, dans ce noble cœur primitif, aucune jalousie, quoique l'intérêt témoigné par elle, pour la santé du blessé de la rue de Monsieur, eût déjà éveillé son attention. Comment, d'ailleurs, se fût-il mépris, lui qui la connaissait si bien, au trouble dont elle était possédée, à ne pourvoir le cacher? Rien que le timbre étouffé de sa voix suffisait à la trahir.

– «J'ai dit à mon père, M. Campbell, et à mon cousin, M. John Corbin, combien vous aviez montré de courage, monsieur,» avait-elle commencé. «J'espère que votre blessure est tout à fait guérie...»

– «Tout à fait? Non, mademoiselle,» répondit Jules, «mais presque. Si j'avais eu mon *exeat* plus tôt, je serais déjà venu savoir comment vous aviez supporté vous-même les émotions de cette rencontre avec ce brigand...»

Il était bien, un tantinet humilié le descendant du Maligny des *Mémoires de Vieilleville*, d'avoir poussé mentalement le cri de guerre de son ancêtre, pour partir à la conquête de la fille d'un maquignon d'outre-Manche. Il ne pouvait plus avoir de doute, maintenant. Mais son incroyable adaptabilité fonctionnait déjà. L'inattendu de la situation commençait de le ravir, et il percevait aussi, avec son sens éveillé des milieux, le pittoresque quasi fantastique de ce coin d'Angleterre installé à cinq cents mètres de l'Arc de Triomphe. Au «France! France!» de tout à l'heure, il substitua, en pensée, l'*all right* qui était dans la note. Il avait rendu sa poignée de main à Bob, il la rendit à Jack, et il écoutait le père de Hilda lui répondre:

– «Vous ne connaissez pas les Anglaises, monsieur de Maligny. Elles ne savent pas ce que c'est que la peur... Si elle avait vu arriver ce cad², l'autre jour, *elle aurait balayé le plancher avec lui*... Vous dites cela?..»

Cette expressive métaphore, brutalement traduite de sa langue natale, s'accordait bien avec l'insolence de son discours. Elle fut accompagnée d'un clignement d'yeux qui justifiait, en tout petit, le mot fameux de l'Empereur: «Les Anglais ne s'aperçoivent jamais qu'ils sont battus...» Celui-là ne voulait pas admettre, au moment même où son cœur de père débordait de reconnaissance pour le protecteur de sa fille, que cette fille eût eu besoin d'être protégée! Puis, comme les affaires sont les affaires, il dit un: «Je *vô* demande votre pardon» peu cérémonieux, et il se retourna vers le cheval cap de maure et ses acheteurs, tandis que le rusé Maligny, entrevoyant aussitôt une chance de poser un premier jalon, interrogeait Hilda:

– «Et le cheval que vous montiez l'autre jour, est-il toujours ici, mademoiselle?..»

² *Cad*, mot de la langue familière, qui signifie à peu près: *goujat*.

– «Oui,» répliqua-t-elle. «Tenez, le reconnaissez-vous?..» Elle montrait la tête éveillée du Rhin, qui se tendait désespérément, par-dessus la porte basse de son box, vers un seau d'eau posé à quelque distance. Ses naseaux renflaient de convoitise. Ses lèvres gourmandes s'allongeaient. Vains efforts!.. «Je vais te consoler, petit Rhin,» lui dit la jeune fille. «Allons, prends ton sucre.» Et, pour faire admirer à son nouvel ami le génie du spirituel animal, elle se haussait sur ses menus pieds, mettant ainsi, à la hauteur du museau penché de la bête, la poche de sa jupe, où elle cachait une provision de friandises, et le mufler du cheval fouillait, maintenant, non moins désespérément, jusqu'à ce que, de la pointe de sa lippe tendue, il eût agrippé un morceau qu'il se mit à broyer de ses dents rapaces. Hilda, toute rieuse, lui caressa la crinière en se tournant vers Maligny: «Vous avez vu sa malice. Et il a inventé ce tour-là tout seul!.. Si mon père m'y autorisait, je le dresserais à quelque chose, pour le présenter au cirque de M. Molier. Mais *Pa'* n'admet pas les animaux savants. Il prétend que c'est déshonorer un chien ou un cheval que d'en faire un clown... Il ne tolère même pas la haute école...»

– «En tout cas,» dit Jules, «si j'en juge par ce cap de maure et par cet alezan, il n'a pas volé sa réputation, et il s'y entend à choisir les bêtes... J'en cherche une, justement,» continua-t-il. «Croyez-vous, mademoiselle, que vous aurez un cheval qui fasse mon affaire? Il y a trop longtemps que je monte Galopin, celui sur lequel j'étais quand nous nous sommes rencontrés...»

– «Vous cherchez un cheval?..», dit la voix de Bob. Il s'était approché pendant ce discours, après avoir pris congé de ses clients, et tandis que le palefrenier, surveillé par Jack, roulait des bandes de flanelle autour des paturons de l'Irlandais, avant de le rentrer. «Foi de Campbell! vous aurez la plus belle bête de Paris. J'attends un arrivage après-demain... Vous allez me dire exactement ce que vous voulez, en prenant, avec moi, une goutte de whiskey. – Hilda, préparez les verres, voulez-vous, dans la salle à manger? Mais vous n'aimez sans doute pas le whiskey. Les Français trouvent qu'il a un goût de fumée... Ça n'empêche pas que cette liqueur-là n'a pas trace d'acidité... Vous pouvez en boire toute la vie sans avoir de rhumatismes... Bon. Entrez dans *Epsom lodge*... A droite... Hilda, il va falloir que vous sortiez la jument baie. Donnez-lui un fort temps de galop... Monsieur le comte, *aidez-vous vous-même.*» (On a reconnu le *help yourself*, par lequel, dans les châteaux anglais, on vous invite à vous servir seul, devant la table chargée de viandes du déjeuner.) «Vous ne prenez que ça de whiskey? Un doigt à peine? Mais regardez moi... Un peu d'eau?.. Maintenant, dites-moi votre type de cheval et pour quel usage... Est-ce un *hunter*³ que vous voulez, ou bien un *hack*?.. De quelle robe et de quel âge?..»

³ *Hunter*, cheval de chasse. *Hack*, cheval de promenade.

IV COMMENCEMENT D'IDYLLE

Ce subtil et impulsif Jules de Maligny avait trouvé sur place le plus sûr moyen de justifier de nombreuses visites dans ce coin de la rue de Pomereu où tout son cœur allait tenir, – pendant combien de temps?.. Tout son cœur? Non, mais toute sa fantaisie, ce qui, à vingt-cinq ans, est tout près de revenir au même, quand il s'agit d'une nature telle que la sienne: imaginative et sensuelle, toujours disposée, par suite, à parer d'illusion son égoïsme, à prendre des désirs pour des sentiments et de la volupté pour de l'émotion. L'excellence du procédé inventé par le jeune homme résidait en ceci que l'achat d'un cheval reste, entre toutes les négociations humaines, celle qui comporte certainement le plus d'allées et de venues, d'interruptions et de reprises, de demi-engagements et de dédits. Comment Bob Campbell et Jack Corbin se fussent-ils étonnés de le voir reparaître l'après-midi, puis le lendemain, puis le surlendemain, faire de longues stations dans le *yard*, examiner une bête, en demander une autre, annoncer qu'il en essaierait une troisième, alors qu'ils étaient habitués à des clients qui les traînaient ainsi, de jour en jour, avant de prendre une décision? Le plaisant était que Jules n'avait pas le premier sou des quatre ou cinq mille francs que représentait l'achat du *hunter* ou celui du *hack* chez Bob Campbell. Les «reprises» exercées par Mme de Maligny, lors de la mort de son prodigue de mari, avaient fait passer, entre les mains de la veuve, les derniers débris d'une fortune follement dissipée. Son fils quoique majeur, n'avait donc que la pension que sa mère voulait bien lui servir, ci douze mille francs par an, somme énorme, – en ces temps-là, – pour un garçon logé, d'autre part, blanchi, nourri, chauffé, servi, et qui n'avait à prélever, sur ce budget de luxe, que les frais de sa toilette! Or, ni son tailleur, ni son chemisier, ni son bottier, ni son chapelier n'avaient jamais reçu que des acomptes. La dame de pique et celle de cœur croquaient si allègrement les mensualités de cet aimable étourdi que cet argent de poche était mangé d'avance pour bien des mois, même après le règlement qui avait précédé le départ pour *La Capite*. Il n'avait avoué, à son indulgente mère, qu'une des colonnes de l'ardoise. Dans ces conditions, acheter le cheval et le laisser en pension chez Campbell, à dix francs par jour, sans compter les ferrages, le vétérinaire, les pourboires, c'était, de nouveau, un peu de folie. Mais Hilda était si charmante, et, tout de suite, Jules s'en était senti, il s'en était cru, plutôt, si amoureux! Quand on doit déjà une vingtaine de mille francs sur la place de Paris, on peut bien en devoir cinq ou six mille de plus, – pas même de quoi changer le premier chiffre de la somme.

Il avait donc été convenu, dès cette conversation autour des deux verres de whiskey, parmi les sombres meubles en acajou massif de la salle à manger d'*Epson lodge*, que Maligny serait tenu au courant du prochain arrivage de chevaux, ce qui ne l'avait pas empêché de surgir à nouveau, dès les deux heures, culotté, guêtré, éperonné, sous prétexte qu'il avait réfléchi, et que l'Irlandais cap de maure ferait peut-être son affaire. Il avait compté qu'il demanderait à le monter le jour même et qu'il serait accompagné par quelqu'un de la maison, peut-être par Corbin. Ce serait une occasion d'«avoir des tuyaux» sur miss Campbell. Il employait volontiers cet argot de champ de courses. Il ne s'était pas avisé que la bonhomie toute britannique des insulaires de la rue de Pomereu lui permettrait, et aussitôt, de dépasser cette première espérance. Les longues années que Bob Campbell avait vécues à Paris n'avaient pas changé ses idées sur ce point si essentiel de l'éducation des femmes, qui justifierait, à lui seul, l'éternelle vérité du vers de Virgile:

*Et penitùs toto divisos orbe Britannos.*⁴

Un Anglo-Saxon de la vraie souche croirait faire injure à une jeune fille, s'il supposait un moment qu'elle a besoin d'un protecteur. Quoique la loi sur la «rupture des promesses», qui assimile très justement la séduction à un délit, n'existe pas en France, Hilda se promenait dans le Paris de ses

⁴ Et les habitants de la Grande-Bretagne, si radicalement séparés du reste du monde.

goûts, – il est vrai qu'il n'était pas bien étendu! – on l'a déjà remarqué avec autant de liberté que si elle eût vécu dans *Pall Mall* ou dans *Pimlico*, sous la sauvegarde des sévères juges de son pays. Le père était si habitué à voir en elle uniquement la dresseuse de chevaux, qu'à cette demande d'essai faite par son nouveau client, il répliqua simplement:

– «La bête est verte, monsieur le comte. Etes-vous très sûr de vous, comme cavalier, ou voulez-vous qu'un de mes hommes aille avec vous?..»

– «Je suis très sûr de moi,» fit Maligny, «mais, comme le cheval ne m'appartient pas encore, je prendrai un de vos hommes...»

– «*Well...*», reprit Campbell. Il appela successivement de sa voix rauque, qui dénonçait trop la funeste manie du *gin*, trois de ses employés, dont son neveu: «Jack!.. Dick!.. Walter!..»

– «Jack et Dick sont sortis avec les deux nouveaux poneys,» répondit une voix, toute fraîche celle-là, tout argentine, celle de Hilda, dont le buste apparut à une des fenêtres du premier étage. Elle vit Jules et le salua, sans rougeur cette fois, de son loyal sourire. Elle continua: «Et Walter est à la forge, avec la jument baie.»

– «Voulez-vous monter avec M. de Maligny, qui essaiera l'Irlandais de ce matin?» dit le père. «Vous en profiterez pour faire prendre l'air au Rhône.» On se rappelle qui avait imaginé d'infliger ce sobriquet au camarade du Rhin et pourquoi. Puis, se tournant vers Jules, il interrogea avec un nouvel anglicisme:

– «Vous n'*objectez* pas?..»

Voilà comment, bien peu d'heures après avoir obtenu – pour le lendemain – l'*exeat* du docteur Graux, et en avoir usé tout de suite et abusé, le jeune homme se trouvait trotter botte à botte avec celle que le digne médecin avait appelée «une milady de la main gauche». Sa blessure, trop récente, et toujours bandée, ne lui permettait pas de déployer son talent de cavalier, dont il aurait eu besoin pour bien diriger un cheval à peine mis et très difficile. Tout juste arrivait-il à le maîtriser. Mais, pour les jeunes gens d'une certaine race, une petite sensation de danger, de risque, à tout le moins, est un excitant qui les grise gaiement. D'être sur cette bête très en l'air, et qui, durant cette promenade, ne se calma pas une minute, avivait, pour Jules, le plaisir inattendu de causer en tête à tête avec la jeune fille et très vite intimement. Il possédait, au suprême degré, le don dangereux des séducteurs-nés; il avait un art instinctif de poser, avec une grâce légère, comme enfantine, de ces questions qui établissent du coup, entre les interlocuteurs, des relations autres que les conventionnelles. Il se racontait lui-même avec une telle spontanéité, même à des indifférents, que, très naturellement, ceux-ci étaient tentés de lui répondre sur un ton pareil.

Hilda Campbell et lui n'étaient pas au bout de l'avenue des Poteaux qu'il l'avait déjà initiée à tout le détail de sa vie, dans la vieille maison de la rue de Monsieur. Avec quel art de comédien ingénu la réalité de cette existence, si simple, si peu excentrique, avait été maquillée! L'étroit et pauvre jardin sur lequel donnaient les fenêtres du salon du rez-de-chaussée était devenu un parc. Ce coin paisible, mais assez vulgaire, et, somme toute, très bourgeois, du faubourg Saint-Germain, s'était transformé en une province pittoresque, peuplée de couvents et d'hôtels jadis princiers, tous historiques! La vieille douairière dont il était le fils avait pris une tournure d'aïeule portraiturée par Van Dick – (sir Anthony, comme l'appellent tranquillement les cartouches de la *National Gallery*, à Londres. Ces insatiables dévorateurs que sont les Anglais ont happé et digéré le grand peintre Anversois et ils en ont fait un baronnet). Lui-même, Jules, se silhouettait comme le jeune gentilhomme des romans des mauvais élèves de l'exquis Octave Feuillet. Il était l'héritier mélancolique d'un grand nom, pas très fortuné, mais fièrement pauvre, consacrant ses vingt-cinq ans à consoler la solitude et le veuvage d'une mère incomparable. Il y avait, certes, les éléments de tout cela dans sa vie. Il en avait fait un très agréable arrière-fonds à des habitudes d'un ordre beaucoup moins édifiant. Mais constatant au regard de sa compagne, que ce roman tout familial intéressait la jolie Anglaise, il eut le flair de s'y tenir. Par une étrange suggestion de sa propre parole, plus il ajoutait des traits faussés à ce personnage ainsi posé, plus il le devenait sincèrement. Avait-il jamais hanté les cabarets à la mode, les luxueux cabinets de

toilette des demoiselles et les tripots?.. Il eût donné sa parole d'honneur que non, – et il n'eût pas trop menti. Il l'avait presque oublié. La passion naissante a de ces trompe-l'œil.

– «Mais vous-même, mademoiselle,» finit-il par dire, avec l'idée d'obtenir confiance pour confiance, «vous n'avez pas quelque part, en Angleterre, une maison de famille à laquelle vous rattachent des souvenirs d'enfance et que vous regrettez dans votre exil parmi nous?»

– «Une vraie maison de famille?» répondit-elle, «non... Il y en avait pourtant une qui aurait pu en tenir lieu. C'était celle où nous sommes allés tous les étés, pendant dix ans, en Shropshire... Nous n'y retournons plus, depuis la mort de ma mère.»

– «Ah!», interrogea Jules avec un intérêt qui n'était pas joué. «Vous avez perdu madame votre mère?.. C'est un deuil récent?» Il attendait une réponse qui lui fournirait une occasion de quelques tirades émues sur les tristesses de l'existence, l'irréparable de certains malheurs, l'irremplaçable douceur de certaines affections, – enfin, toute cette phraséologie sentimentale à laquelle de plus averties qu'une pauvre petite Hilda Campbell se laissent prendre, depuis que le monde est monde et qu'il y a des fourbes à demi sincères pour jouer, à des femmes naïves, la comédie de la pitié attendrie. Aussi demeura-t-il décontenancé devant l'attitude de la jeune fille, dont le visage se serra, pour ainsi dire. Elle ne répondit qu'un mot à sa question:

– «Il y a déjà un peu de temps,» fit-elle évasivement. Puis, détournant aussitôt la conversation: «Tenez bien votre monture, monsieur de Maligny... Je vois un daim dans le fourré. Quelquefois, les chevaux en ont horriblement peur. On ne sait pas trop pourquoi... J'ai failli être tuée, l'été dernier, par la plus sage des juments que nous ayons jamais eues à la maison. Elle a aperçu un de ces petits cerfs qui débouchait à un tournant. Elle s'est emballée, sans que j'aie pu la ramener, jusqu'à la porte de Boulogne... J'ai bien cru que c'était fini, et que j'y restais...»

Elle rappelait cette aventure avec un de ces sourires de côté où il tient de l'énervement et du défi. Et pas un mot de plus sur sa mère morte. Gardait-elle si peu de fidélité à ce souvenir, sur lequel le peu scrupuleux Jules avait médité de spéculer? Il ne se doutait pas que cette image de la plus chère des disparues déchirait, chaque fois, le cœur de la jeune fille. Encore, maintenant, elle venait d'avoir horriblement mal à l'évocation inattendue d'un passé resté si cher. Mais ce n'était pas seulement sa beauté délicate qui la rendait pareille au plus délicat des types féminins créés par Shakespeare. «Que pourra faire Cordelia? Aimer et garder le silence...» Hilda était trop profondément sensible pour que tout son être ne se repliât pas à l'idée de raconter ce qu'elle sentait. Quelle ironie dans certains contrastes d'attitudes et de langages! Cette jeune fille, si passionnément tendre, taisait ses émotions, à cause de leur excès même, tandis que Jules proclamait, communiquait les siennes, précisément parce qu'elles étaient superficielles. Il les fouettait, il les surexcitait en les parlant. Si intelligent qu'il fût, comment aurait-il compris une nature à ce point différente de la sienne?

– «Ce n'est pas le regret de sa pauvre maman qui l'étouffera jamais,» songeait-il. «Tant mieux!.. C'est bien naturel, d'ailleurs, si cette maman ressemblait au papa et au cousin... Délicieuse petite! C'est une orchidée poussée dans une écurie...» Et, ravi à part lui de la comparaison, il se prit à changer de sujet, lui aussi, et à causer chevaux, – puisque miss Campbell semblait s'intéresser si passionnément à son métier. Les chevaux les amenèrent bien vite à parler courses, puis, chasse à courre. Jules se rendit compte, aussitôt, que l'habitante d'*Epsom lodge* connaissait fort bien les divers endroits où fonctionnent les grands équipages des environs de Paris et leur personnel. Il demeura étonné lui-même qu'ayant, à plusieurs reprises, pratiqué volontiers ce sport à Chantilly, à Rambouillet, à Fontainebleau, dans la forêt de Compiègne, partout enfin, il n'eût jamais rencontré la jeune fille. Comme il arrive sans cesse, dans ce Paris qui est, au fond, un conglomérat énorme de toutes petites villes, leurs destinées s'étaient côtoyées en s'ignorant. Mais, ce que Maligny n'ignorait pas, c'était la moralité de la plupart des jeunes gens qui ont le «bouton» dans ces différentes chasses. Avec ce visage d'une joliesse idéale et cette tournure, impossible que Hilda Campbell n'eût pas été remarquée, par suite courtisée. Courtisée, jusqu'où? Il se posait la question, tout en continuant de galoper avec elle, et, à chaque seconde, il s'éprenait de plus en plus de cette adorable enfant qui ne soupçonnait

guère les vraies pensées cachées derrière les yeux de ce décevant garçon, ces beaux yeux slaves qu'elle continuait de trouver si fins, si caressants, si pareils à ceux des viveurs qui l'avaient, en effet, remarquée et qui avaient essayé de la séduire. A tous, elle avait opposé ce flegme qui déconcerte les entreprises des plus audacieux. A aucun elle n'avait souri comme à Maligny, avec cette grâce de la tendresse qui s'ignore, parce qu'elle se croit seulement de la reconnaissance. Il venait de tant lui plaire, depuis cette dernière heure, de nouveau et de toutes les façons! Elle avait aimé de lui, d'abord, sa hardiesse à cheval au départ, et sa souple adresse. Si elle était une Cordelia par la physionomie et par le cœur, elle était aussi une écuyère professionnelle, et l'influence de son métier devait se mêler même à son rêve sentimental... Et puis, le philtre périlleux de ce rêve commençait de l'envahir. Elle venait d'écouter, avec tant d'avidité émue, ce que Jules lui avait raconté de son intérieur, de son vieil hôtel, de ses vieux domestiques, de sa vieille mère. Comment eût-elle douté de ces confidences? Elles s'accordaient aux impressions que son cousin Corbin lui avait rapportées toute cette semaine, quand elle l'envoyait aux nouvelles... Et les deux jeunes gens allaient ainsi, emportés par leurs rapides chevaux, si seuls, si libres, et attirés invinciblement l'un vers l'autre, pour des raisons très différentes! Au regard des habitués de l'après-midi, au Bois, qui les voyaient passer, ils étaient si bien appariés, si évidemment, semblait-il, créés l'un pour l'autre! Beaucoup de ces habitués connaissaient Hilda. Ceux-là savaient, pour employer un terme brutal du vocabulaire parisien, «qu'il n'y avait rien à faire avec elle». Ils savaient, en outre, qu'elle était coutumière de ces accompagnements, quand son père avait un cheval à présenter. Quelques-uns connaissaient aussi Jules de Maligny, étiqueté déjà, par la légende, du titre justifié de «mauvais sujet». Ils haussaient les épaules d'un mouvement imperceptible, à le regarder si empressé auprès de la jeune Anglaise, dans ce frais décor de verdure nouvelle, d'eaux peuplées de cygnes et de quelques allées cavalières.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.